

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

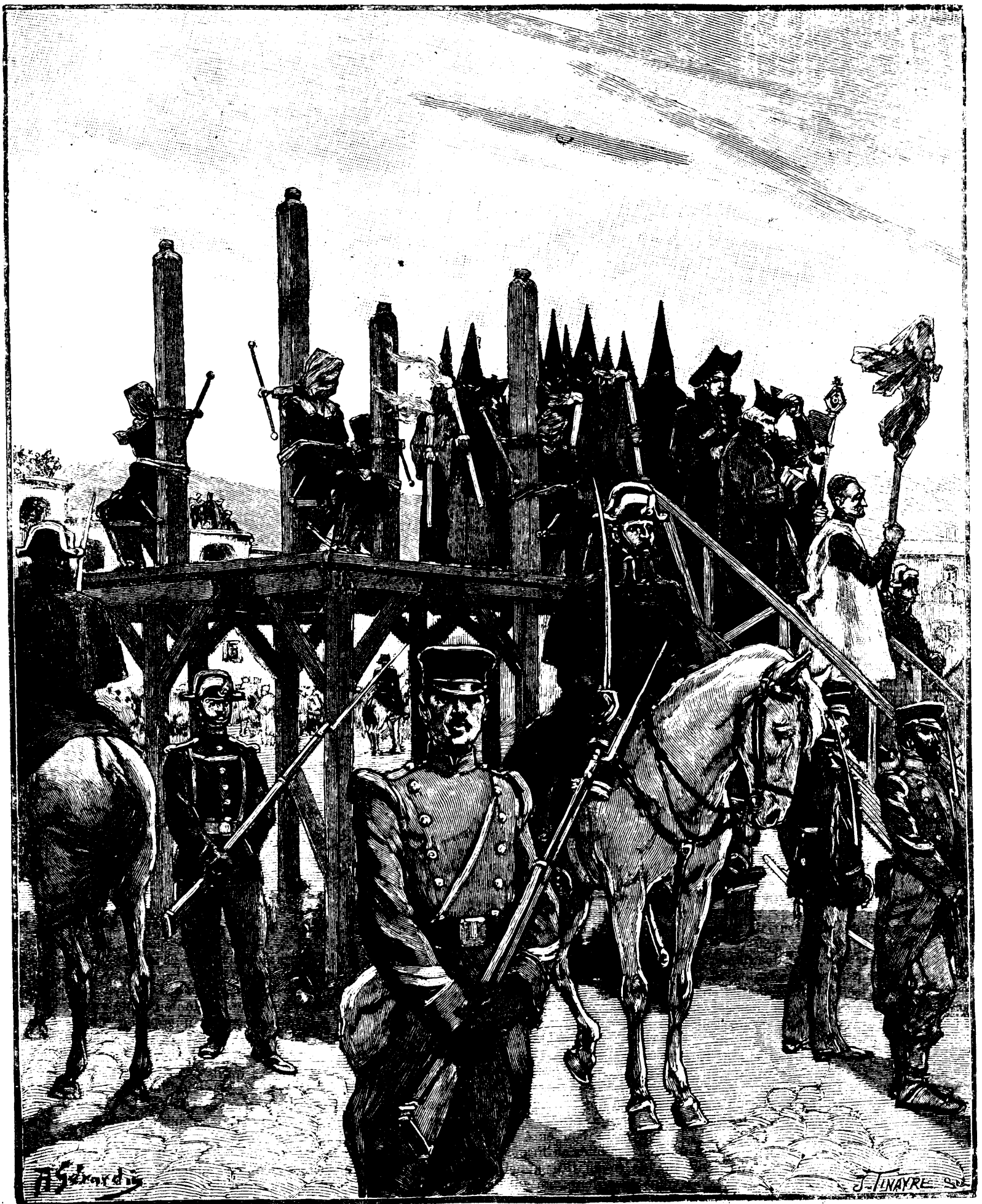
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 411—SAMEDI, 19 MARS 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'ANARCHIE EN ESPAGNE. — EXÉCUTION DE QUATRE ANARCHISTES A XÀTIVA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 MARS 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ, par Jules Saint-Elme.—Poésie : Elles, par Charles Fuster.—Etudes historiques : Les cimetières de Montréal, par G.-A. Dumont.—Bibliographie, par J. St.-E.—Légendes et traditions : La méchante femme (avec gravure), par Paul Champ-Rigot.—A mon petit neveu Edmond : La leçon par un chien, par Marie-Louise.—Poésie : Fin de polémique, par Germain Beaulieu.—Chronique, par Geneviève.—Nos gravures.—Nouvelles à la main.—Feuilleton : Mlle de Kerven, deuxième partie de Carmen (suite) — Rapport annuel de la Banque du Peuple.—Choses et autres.—Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURE.—L'anarchie en Espagne : Exécution de quatre anarchistes à Xérès.—En Bulgarie : "Le prince Alexandre proclamé roi par ses sujets," tableau vivant représenté à la cour de Sofia.—En Mongolie : Les prisonniers d'Oulga.—Les dangers de la chasse à l'éléphant. L'accident arrivé au capitaine Patterson.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Demain dimanche, en causant en famille, demandez tout à coup à un de vos frères, oncle, tante, cousine, ou ami :

—Quel est aujourd'hui le quantième de la semaine ?

On ne vous comprendra pas tout de suite et vous ajouterez :

—Oui, est-ce le premier, le deuxième, le cinquième, le septième jour de la semaine ?

Tous se mettront à rire, se demandant si vous ne commencez pas à jouer du violon, comme on dit en bon Canadien, et répondront d'une seule voix.

—Le septième, parbleu ! C'est bien clair.

—Pourquoi clair ?

—Comment, pourquoi ? Mais mon pauvre ami, est-ce que vous ignorez que la religion nous enseigne de travailler pendant six jours et de nous reposer le septième ?

Alors vous vous recueillerez un instant, semblant chercher dans vos souvenirs et vous leur direz ce qui suit :

—Oui, je sais parfaitement que dans l'Exode ont lit le commandement suivant :

"Rappelle-toi que tu dois sanctifier le jour du

sabbat ; pendant six jours tu travailleras et tu feras toutes les œuvres qui se rapportent à toi-même. Mais le septième jour, c'est le sabbat du Seigneur ton Dieu ; tu t'abstiendras de tout travail en ce jour, toi, ton fils, ta fille, ton serviteur, ta servante, ta jument (ou ta bête de somme), et même l'étranger qui réside en ta demeure. Car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre, la mer et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour ; c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et il l'a sanctifié."

—Ceci nous prouve d'une manière évidente que le septième jour de la semaine était bien le samedi, puisque le jour du sabbat est encore observé le samedi par les Juifs.

—Alors, comment se fait-il que nous commençons la semaine par nous reposer, avant de travailler ?

—Ah ! pourquoi ? Parce que d'après les quatre évangélistes la résurrection de Jésus-Christ a eu lieu le premier jour de la semaine après sa crucifixion, et que les chrétiens l'adoptèrent comme jour consacré en mémoire de ce grand événement.

Pour le même motif, ils lui donnèrent le nom de *dies magna* (le grand jour), dont est dérivé notre mot dimanche.

Cette petite explication étonnera bien du monde, car c'est une idée généralement accréditée dans les cerveaux que le dimanche est le dernier jour de la semaine.

J'ai même trouvé un dictionnaire, celui de Gazier, qui est tout nouveau, affirmant que le dimanche est le septième jour.

Bouillet, lui, est fort peu embarrassé, il nous dit tout simplement que "suivant les uns, c'est le premier jour de la semaine, suivant d'autres c'est le septième."

Littré, Larousse, Bescherelle, de Vorepière, Dezobry et Bachelet, Gattel et autres, sont dans le vrai en disant que c'est bien le premier jour.

. Il y a parfois de ces questions qui embarrassent beaucoup.

—En l'an 2 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire après Jésus-Christ, quel âge avait le Sauveur ?

Sur cinq, trois m'ont répondu en souriant :

—En l'an 2 ?..... attendez donc..... Il était mort depuis deux ans.

—Pas du tout, il avait deux ans, ou plutôt il était dans sa deuxième année.

—Mais, alors, pourquoi dites-vous : après Jésus-Christ ?

—Parce que l'ère chrétienne commence à la naissance du Christ. Si vous la faites commencer à la mort de Jésus-Christ, vous serez obligé de compter à partir de sa naissance pour les siècles passés avant, mais que deviendront les les trente-trois années de sa vie ? On ne dit pas : en telle année, pendant Jésus-Christ.

. Le duc de Mons, de tarasconnaise mémoire, n'est pas un type inventé par Daudet ; il existe en chair et en os et reparait de temps en temps sous un nom ou un autre, sur un point quelconque du globe en quête de pigeons qu'il plumerait à son aise.

Le dernier dont la chronique fasse mention répond au nom de comte d'Hérouval, un comte d'occasion, mauvais teint, qui vient d'exploiter en France une foule de bêtards qui se sont laissés prendre à ses grands airs de vertu.

Après avoir fondé et fondu plusieurs journaux monarchistes, il s'est mis à faire la traite des blancs.

Ainsi que son devancier, le duc de Mons, il procédait d'une manière très simple, avec cette différence que le pays paradisiaque qu'il avait découvert n'était pas une île perdue dans l'océan, mais bien notre nord-ouest canadien.

Mettant à profit, à son profit plutôt, les conférences du bon curé Labelle et les nombreux articles publiés en France depuis quelque temps sur le Canada, il fit appel aux hommes de bonne volonté en leur vantant outre mesure les avantages du Nord-Ouest.

Déjà fondateur de la *Société de marine marchande et apostolique*, il jeta les bases de la *Société*

canadienne du Nord-Ouest, il émit des actions que l'on s'arracha bientôt contre de beaux écus sonnants.

Il parlait d'or, cet aventurier, et disait tant de mal de la République et des républicains qu'il inspirait tout de suite confiance aux bêtards, car médire à tout propos des actes du gouvernement français semble être acte méritoire et constitue un brevet de vertu aux yeux de certains hallucinés.

D'autres se laissent prendre par ignorance.

. Parmi les nombreuses victimes de ce chevalier d'industrie se trouve une de nos vieilles connaissances, le père Robert, comme nous l'appelions ; bien qu'il soit encore très vert et très vigoureux ; brave homme, s'il en fut jamais, connaissant un peu de tout, jardinage, culture, menuiserie, forge, etc, le père Robert, pendant un voyage en France, fit la connaissance du comte d'Hérouval, *alias* Delmas, *alias* Cambacérés, *alias*, etc, et se fit prendre dans ses filets.

Songez donc ! il s'agissait d'être régisseur de vastes propriétés situées dans le Nord-Ouest ; rien à faire, des millions à gagner en spéculant !

Je le vis un jour à Montréal, le chef couvert d'un képi à double galon d'or, tout rajeuni, souriant et guilleret :

—Et quel bon vent nous fait rencontrer, Robert ? Etes-vous donc rentré dans l'armée ; je croyais qu'après vingt ans de Canada vous ne songiez plus à faire le coup de feu ? La guerre n'est-elle enfin éclatée avec la Prusse ?

—Non, non, ce n'est pas aux Allemands que je vais faire la guerre, c'est à la prairie !

—La prairie ?.....

—Oui, avec monsieur le comte.....

Et c'est alors qu'il me raconta les jolis contes que lui avait contés monsieur le comte.

Toujours le même mirage ! Des terres pour peu de chose, un ciel sans vapeurs, des moissons abondantes, du gibier dans tous les bois, des poissons délicieux dans les eaux, etc.

Et notez qu'il y avait du vrai dans tout cela.

Ce qui l'était plus encore, c'est que le comte d'Hérouval vendait des terres qui ne lui appartenaient pas et qu'il en empochait le prix.

. Vous souvient-il de ce passage de *Port Tarascon*, alors que toutes les imaginations tarasconnaises sont en ébullition au récit des merveilles que leur promet le duc de Mons.

"Dans toutes les familles on faisait des plans. L'un rêvait des persiennes vertes, l'autre un joli perron ; celui-ci voulait de la brique, celui-là du moëllon.

"On dessinait, on coloriait, on ajoutait un détail à un autre ; un pigeonnier serait gracieux, une girouette ne ferait pas mal.

"—Oh ! papa, une véranda !

"—Va pour la véranda, mes enfants ! Pour ce qu'il en coûtait !"

C'est un peu, beaucoup, ce qui se passait dans les familles françaises qui s'étaient enthousiasmées et monté la tête aux mielleuses paroles de M. le comte, fondateur de la Société du Nord-Ouest canadien.

On partit gaiement, on arriva plein de courage et d'espérance, mais le rêve ne dura guère et la réception fut terrible.

La prairie, les bois et les eaux existaient bien, mais où était la part des émigrés, la maison et le reste ? Rien que des horizons se succédant sans fin et dont la monotonie n'était rompue à d'immenses intervalles que par quelques établissements fondés au prix de bien des privations et des sueurs.

Les titres qu'ils possédaient ne valaient pas le papier qu'on leur avait délivré en retour de belles pièces d'or amassées une à une, et que l'on n'avait tirées du vieux bas que dans l'espoir d'un bonheur sans mélange.

En revanche, tous ou presque tous, avaient des parchemins contatant qu'ils étaient membres d'un nouvel ordre de chevalerie, le nom ne me revient pas, fondé par le même comte d'Hérouval.

Les parchemins, c'est très joli, mais s'ils suf-

fisent au repas d'une souris ils nourrissent rarement leur propriétaire.

Bref, les plaintes arrivèrent au consultat général de France, à Québec, qui les transmit à Paris où M. le comte d'Hérouval vient d'être condamné à trois ans de prison, par contumace.

Comme il erre encore dans quelque partie du Nouveau Monde, filant des jours heureux et j'espère aussi, la corde qui le pendra, il est possible que vous le rencontriez sous un autre nom ; en ce cas, prenez garde à vos piastres.

. Et le père Robert ?

C'est vrai, je l'avais perdu de vue tout en causant.

Eh bien, le père Robert est allé au Nord-Ouest comme les autres, mais il n'y resta pas longtemps et bientôt, dégoûté des pièges tendus à sa vieille innocence, il s'en est revenu dans notre bonne province de Québec, au Sault au Récollet reprendre, je crois, son ancien poste au manoir du Séminaire, où il vit heureux, buchant ferme, peu soucieux des voyages d'aventure ; et quand, le soir, après une journée bien remplie, il raconte des contes à ses petits enfants, ce sont ceux que nous contait notre mère grand, car il veut oublier les autres, qui ne lui ont rapporté que mécomptes.

Tout est bien qui finit bien.

. On meurt de faim en Russie, les ouvriers n'ont pas d'ouvrage en Allemagne, les Hongrois et les Autrichiens demandent du pain, et dans tous ces pays on n'entend parler que de vols et d'assassinats.

Où sont donc les milliards que la Prusse a volés à la France ? Qui viendra encore nous chanter les bienfaits d'une monarchie absolue comme celle de la Russie ? A quoi sert la paix, dit le Hongrois, si nous mourons de faim ?

Où la cause, où le remède ?

Où est le Juif ? dirait Drumont.

Le Juif, cause de tous ces maux, n'est pas toujours un Israélite, il peut appartenir à n'importe quelle religion, et c'est ce que l'on constate dans les pays que j'ai nommés, où le petit nombre possède et où la masse du peuple est pauvre ; en Allemagne, où "l'homme ne commence qu'au baron," selon le mot d'un Prussien célèbre ; en Russie, où le paysan est regardé comme un fauve.

La faim fait souvent commettre des actes féroces, mais comment n'en pas excuser les auteurs, et c'est alors que l'on voit se justifier la phrase de Louis Blanc : "Pour chaque indigent qui pâlit de faim, il y a un riche qui pâlit de peur."

Celui qui n'a pas connu les nuits sans abri et les jours sans pain, ne peut pas comprendre ce qui se passe dans le crâne du malheureux et, pour moi, qui ai passé par ces épreuves, je ne puis penser à ces jours sombres sans voir un peu trouble.

La pauvreté est triste chose.

"La pauvreté, dit un déclassé connu, elle épuise les forts et corrompt les faibles ! Quand on n'a pas diné, on est bête et cruel. Mal vêtu, on est gauche, commun, ridicule ; levez-moi seulement les bras au ciel, comme cela se fait toujours : l'existence de l'habit tient à un fil ; un geste et vous êtes perdu ! tout craque, la chemise passe et la honte reste.

"La pauvreté, c'est elle qui fait les fils ingrats, les écrivains méchants, les poètes amers, c'est elle qui peuple les bouges, les lupanars, la morgue et le bagne ! Silence au pauvre !"

. C'est justement pour éviter cette pauvreté qui se transforme si vite en vice que le curé Labelle prêchait tant la colonisation.

Pauvre curé ! comme les morts vont vite et qui donc pense encore à lui !

Pauvre curé ! il repose dans la chapelle du cimetière de Saint-Jérôme, (dont je viens de me procurer la photographie et que le MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui), au milieu des braves gens qu'il a aimés, conseillés, secourus, loin

désormais des luttes auxquelles il a été mêlé durant sa vie militante et si bien remplie.

Il repose près de sa bonne mère qui n'a pu lui survivre longtemps et, sur la tombe de ces deux êtres si unis, les vivants doivent se découvrir avec respect, car ils ont personnifié ce qu'il y a de meilleur dans la vie : la patrie et la famille.

Pauvre curé ! qu'il est heureux cependant de n'avoir pas assisté au spectacle attristant qui vient de se dérouler sous nos yeux, à la lutte ardente qui vient de finir et d'où pas un combattant, bleu ou rouge, n'est sorti sans emporter une meurtrissure à son amour-propre ou une injure que le temps ne peut faire oublier.

Je n'ai jamais été grand admirateur de la manière dont se font les élections dans notre pays ; dans la liberté de la presse, telle qu'on la pratique, je n'ai vu que la liberté de l'outrage ; on ne discute pas les idées, on se borne à insulter les hommes qui les représentent, et je crois que c'est une singulière manière d'éclairer un peuple que de lui apprendre à mépriser d'avance ceux qui deviendront ses législateurs.

Dieu merci ! je ne me suis jamais mêlé de politique et je m'en félicite tous les jours, car avec mon caractère assez mal fait, dit-on, si je m'étais lancé dans ces luttes que je trouve épouvantables, il y a longtemps que je serais assassiné ou assassin.

Il y a exagération, dites-vous ; je ne le crois pas.

Prenez donc au hasard une botte de journaux publiés depuis deux mois, envoyez les en Europe et demandez quelle opinion on se sera formée de nous après les avoir lus.

La réponse ne sera pas agréable, soyez en persuadés.

Enfin, maintenant que tout est fini, le temps n'est-il pas arrivé de nous occuper un peu de nos affaires ?

. Il s'agit de refaire notre réputation, assez compromise, il faut l'avouer franchement, prouver que nos actes sont meilleurs que nos paroles et que nous valons mieux que nous ne le disons, car nous semblons avoir hérité du défaut de nos pères français, nous sommes un peu des fanfarons du vice..... politique.

Pour cela, saisissons l'occasion qui nous est offerte, l'exposition universelle de Chicago.

Déjà le surintendant de l'instruction publique, l'honorable G. Ouimet, a envoyé dans ce but une circulaire aux recteurs des universités et aux directeurs et directrices des maisons d'éducation de la province, pour les prier de préparer d'avance les travaux qui devront figurer à cette exposition.

C'est une excellente mesure qui devrait être suivie, par toutes les branches du gouvernement.

Ne doit-on pas faire appel aussi aux littérateurs, aux manufacturiers, aux inventeurs, aux agriculteurs, à tous ceux, en un mot, dont les productions, de quelque ordre qu'elles soient, pourraient figurer avec honneur dans ce concours universel.

À l'étranger, on se figure facilement que nos forêts produisent du bois, nos rivières du poisson, et que les Canadiens, eux, ne produisent rien, à part..... les enfants, bien entendu.

Il faut prouver le contraire, et la chose sera facile, si on veut s'en donner la peine.

. Il y a un an et demi environ, me dit un ami l'autre jour, (je lui en laisse la responsabilité) les moineaux, qui avaient établi leur demeure dans les trous du palais de justice de Montréal se virent dérangés par l'entrepreneur chargé du contrat d'agrandissement de cet édifice.

Ils s'en furent, peu contents mais résignés, attendant que maçons et charpentiers aient terminé leurs travaux.

Au commencement de ce mois, ils revinrent en foule, décidés à s'installer de nouveau dans cet immeuble, et en firent le tour en quête d'un logis.

Ils tournèrent plusieurs fois et s'arrêtèrent épuisés, déconcertés, furieux.

Pas la moindre place pour un ménage !

—Que les hommes sont donc bêtes, dit enfin un ancien, à quoi diable peut bien servir ce monument, s'il n'y a pas de trous pour les moineaux !!!



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Sous ce titre, comme dans un "Coin de Fanchette," et en toute intimité, nous nous proposons de communiquer à nos lecteurs, de temps à autre, certaines notes et particularités que nous croirons pouvoir les intéresser plus spécialement.

.

Nous avons reçu, ces jours derniers, avec les compliments des auteurs, une délicieuse romance nouvelle, toute canadienne : *Sous la feuille*, paroles de Paul Vary, musique du Dr D. McNamara. L'éditeur de musique Hardy a fait les frais d'impression et a très bien réussi. Nous offrons à qui de droit nos compliments et vœux de succès.

.

L'abondance des matières nous oblige, cette semaine, à faire un sacrifice, et nous demandons la même condescendance à nos bienveillants lecteurs. Il s'agit de "L'amour sous les frimas," de M. Louis Tesson, dont nous remettons la suite au numéro prochain. Pour cette fois-ci, le MONDE ILLUSTRÉ a tenu, comme à une gloire nationale de la finance, d'insérer au long le rapport annuel de l'une de nos plus florissantes institutions monétaires canadiennes : la Banque du Peuple.

.

Comme nous l'avions déjà annoncé à nos lecteurs, notre confrère et estimé collaborateur, M. Louis Tesson, publie un nouveau roman inédit, sous le titre : *Une idylle acadienne*.

Le *Messageur*, de Lewiston, Maine, Etats-Unis, en a commencé la publication depuis quatre ou cinq semaines, et les nombreux lecteurs qui suivent avec avidité la narration de cette idylle gracieuse sont déjà gagnés par l'intérêt du fond et le charme de la forme.

Notre confrère du *Messageur* maintient ses abonnements spéciaux, à quarante centins, pour les trois mois de publication de ce roman.

.

LE MONDE ILLUSTRÉ, comme publication littéraire, marche de bonne fortune en bonne fortune.

Cette fois, c'est M. Chs Fuster qui nous adresse de Paris de beaux vers inédits, extraits de son prochain recueil *Le cœur*, en préparation. Nous allons en publier quelques pièces, et nous commençons, aujourd'hui même, par un morceau charmant : *Elles*, qu'on peut lire dans une autre colonne.

L'éminent rédacteur du *Semour* ne s'en tient pas là. Il nous envoie aussi, avec dédicace "A mes bons amis du Canada," une splendide copie de sa photographie. Avant peu le MONDE ILLUSTRÉ donnera ce portrait magnifique de son distingué collaborateur, avec étude biographique de J. B. Chatrion.—J. St.-E.

Ce n'est pas pour leur plaisir que les moissonneurs descendent aux champs, sous le brûlant soleil d'août. C'est pour accomplir leur tâche ; c'est pour remplir les greniers du père de famille. Faisons comme eux : travaillons là où Dieu nous a placés, à la sueur de notre front. La sueur de l'apôtre est presque, comme le sang du martyr, une semence de chrétiens.



ELLES (1)

Les amoureuses et les mères
Sont secourables aux chimères ;
Elles nous suivent pas à pas,
Quand nous souffrons de quelque chose,
Elles nous consolent tout bas.
Notre âme en elles est éclosée,
Et si jamais on se repose,
C'est dans leurs bras.

Les mères et les amoureuses,
Nous rendent heureux, sont heureuses,
Elles désarment le moqueur,
Las du travail et las du livre,
Quand on a révolte ou langueur,
Leur voix nous parle et nous délivre,
Et si jamais on se sent vivre,
C'est sur leur cœur.

Les amoureuses et les mères
Nous font les hontes moins amères ;
On les torture, — et bien souvent,
Après Destin, lorsque tu creuses
Dans le cœur écorcé vivant,
Les mères et les amoureuses
Boivent aux coupes douloureuses
En nous sauvant.

Paris, 1892.



LES CIMETIÈRES DE MONTRÉAL

(Suite)

Le cimetière Saint-Antoine — c'est son nom — est maintenant occupé par la place Dominion. L'étendue de terrain où s'élève la cathédrale Saint-Pierre a été ajoutée plus tard, comme agrandissement.

En 1807, vu que l'on trouvait le cimetière trop petit, on décida d'acheter, le 27 décembre, moyennant 1,500 livres, un terrain appartenant à M. E. Guy; celui-ci l'avait acheté de M. J. B. Campeau-Lanoville. Quelques années plus tard (1824), le cimetière étant encore devenu pas assez vaste, on résolut de faire l'acquisition (le 22 février) du terrain appartenant au sieur Pascal Persillier-Lachapelle, situé tout auprès du cimetière; ce terrain avait 594 pieds de longueur sur environ 62 pieds de largeur et on le paya 200 louis.

Dans le rapport d'une assemblée des marguilliers qui eut lieu le 9 juin 1824, on lit la description suivante du cimetière Saint-Antoine : "Un terrain contenant un peu plus de huit arpents en superficie, situé dans le faubourg Saint-Antoine de Montréal, borné en front partie par la rue du Cimetière, partie par Joseph Valois, partie par les représentants de feu Simon McTavish, écuyer, par derrière, partie par la rue Saint-François (de Salles), partie par le cimetière des Juifs, et partie par les représentants dudit sieur McTavish; d'un côté, à l'est, par Norman McLeod, écuyer, et les représentants dudit sieur McTavish; sur lequel est construit une chapelle et une maison de pierre contenant ensemble quarante pieds de front sur trente de profondeur, mesure française."

Jusqu'en 1800, le cimetière avait été peu ou point enclos, en rendant ainsi l'accès très facile; pour obvier à cet inconvénient, on décide, le 20 mai, de faire faire une clôture en bois et en

(1) Extrait du *Cœur*, qui va paraître

même temps "de faire ôter le bâtiment ou remise pour le chariot et le faire poser dans le cimetière joignant la maison du bedeau."

Pour rendre les communications plus faciles avec le cimetière, il est résolu, le 12 décembre 1804, d'améliorer la côte de la rue Nord-est.

A l'assemblée du 14 décembre 1806, les marguilliers s'entendent pour faire construire une maison et une chapelle pour le cimetière Saint-Antoine, afin d'y déposer les morts avant leur sépulture. Cette bâtisse devait être en pierre et avoir 52 pieds de front sur 30 pieds de profondeur, avec une hauteur de 16 pieds. Elle fut construite en 1807, par F.-X. Daveluy dit Larose, maçon; Pierre Saint-Amour, charpentier; Chs Vasseur, peintre; Frs Allard, fils, menuisier; Benjamin Ritchot, forgeron; Gabriel François, ferblantier; Joseph Roy, fournisseur du bois, des clous, des vitres, etc. Coût de la chapelle: \$1,200. Le 25 août (1807), les personnes chargées de voir à la construction de la chapelle sont autorisées à acheter un autel et autres ornements, et pour cela on leur vote 8,669 livres.

En parcourant les procès-verbaux des réunions des marguilliers, on lit ce qui suit :

" 8 juin 1800. — Louis Baron, fils, qui a servi comme porte-croix, depuis le 1er janvier, est continué dans sa charge et il lui est alloué 180 (livres ou francs ?) par année, pour aller au cimetière.

" 21 mars 1802. — Il sera fait un canal ou fossé pour égoutter les eaux du cimetière.

" 1804. — Le bedeau fera des fosses d'hiver dans chacune desquelles il ne pourra déposer plus de quinze corps morts d'adultes et vingt corps d'enfants, et les couvrira à la première réquisition de M. le curé; il n'y aura pas moins de quatre pieds de terre au-dessus des corps.

" 2 août 1807. — On fixe le nombre, l'étendue et le prix des places à céder dans le nouveau cimetière aux familles qui désireront en obtenir, Mgr l'évêque de Québec ayant donné d'avance son consentement verbal à ces cessions.

" 18 août 1811. — On pourra ériger des monuments dans le cimetière, d'après les directions de M. le curé et du marguillier en charge, sur un terrain qui n'excèdera pas huit pieds sur douze pieds, et qui sera payé quatre-vingt-seize livres par chaque monument. Le nouveau chariot (corbillard) étant fait, ceux qui en feront usage payeront vingt-quatre livres avec impériale et douze livres sans impériale.

" 24 mai 1812. — On changera l'escalier de la maison du gardien du cimetière et la clôture de sa cour; et on fera un petit bâtiment pour loger son bois et ses ustensiles.

" 20 octobre 1819. — Toutes les clôtures du cimetière près la maison du bedeau seront faites en pierre avant l'hiver.

" 19 mai 1822. — Proposition d'acheter les terrains des héritiers Aussem et Ladouceur, propres à agrandir le cimetière Saint-Antoine.

" 20 juillet 1823. — Terrain proposé par M. Lachapelle pour servir de cimetière.

" 22 février 1824. — On accorde quarante dollars au gardien du cimetière Saint-Antoine. On lui donne aussi un supplément de bois qui n'excèdera pas vingt voyages, et une gratification de six piastres, pour la manière dont il a exercé la vigilance contre ceux qui voulaient enlever les corps."

Ici se termine nos notes sur le cimetière Saint-Antoine, maintenant nous allons parler du cimetière de la Côte-des-Neiges, qui est la grande nécropole actuelle de Montréal.

L'idée de créer ce cimetière remonte à l'année 1853. En effet, le 17 juillet de cette année, il fut décidé, à une assemblée des marguilliers, de faire l'achat d'un nouveau terrain pour y déposer les cendres des morts, et on nomma un comité de cinq marguilliers, ainsi composé : MM. Pierre Jodoin, marguillier en charge, A.-M. Dolisle, Ephrem Hudon, Romuald Trudeau et Jean Bruneau. Le 31 juillet, ledit comité fit le rapport suivant :

" Votre comité à l'honneur de faire rapport :

" Qu'ayant examiné un nombre de terres dans les différents quartiers environnants la cité de Montréal, ils n'ont trouvé que peu de terrains de grandeur et position convenables pour l'objet que

voire corporation a en vue; néanmoins, votre comité est heureux de pouvoir vous communiquer qu'il en a trouvé un qui, il l'espère, rencontrera votre approbation. Il est situé sur le chemin de la Côte-des-Neiges, à environ vingt arpents de la barrière, appartenant au Dr Pierre Beaubien, ayant cinq arpents de front sur ledit chemin, par vingt-trois arpents de profondeur, sur lequel terrain il y a un bocage d'environ vingt-cinq à trente arpents et quatre-vingt-cinq en culture, faisant en tout une superficie de cent quinze arpents.

" Quant au prix, votre comité est d'opinion qu'il n'est pas exorbitant, vu que ce n'est qu'environ trente louis l'arpent. En conséquence, il en recommande l'acquisition immédiate."

" Résolu que, ledit rapport recommandant l'acquisition de la terre du docteur Beaubien pour l'usage d'un cimetière soit reçu et adopté; et que messieurs Pierre Jodoin, marguillier en charge, Jean Bruneau, E. Hudon et R. Trudeau soient autorisés à faire ladite acquisition au prix de trois mille livres, cours actuel; de plus qu'ils soient autorisés à signer l'acte de vente dudit terrain au nom de cette fabrique, et présenter requête tant auprès des autorités ecclésiastiques que civiles, pour obtenir la permission préalable de faire ladite acquisition."

Cependant, cette affaire ne fut pas réglée immédiatement, et M. l'abbé P. Billaudel, alors supérieur du séminaire et remplissant les fonctions de curé, fut obligé de convoquer, le 19 mars 1854, une assemblée des anciens et nouveaux marguilliers pour décider la question. La réunion se prolongea jusqu'à sept heures du soir, sans en venir à aucune entente; à ce moment, on jugea à propos d'ajourner la séance au dimanche suivant.

(A suivre)

BIBLIOGRAPHIE

Nos confrères de la presse française aux États-Unis sont remarquables par leur esprit d'entreprise et de patriotisme; chacun sait cela. Entre tous, MM. Ledoux et Lévasseur, éditeurs du *Canadien*, de Saint-Paul, Minnesota, États-Unis, savent se distinguer. Ils viennent de publier un volume magnifique, de 350 pages, in-octavo, relié, prix, une piastre, sous le titre : *Mémoires, Réminiscences et Conférences*, par Mgr A. Ravoux, V.-G. Et ils ont parfaitement réussi dans la tâche qui leur incombait en cette importante entreprise littéraire. Il faut espérer que le public lecteur fera son devoir aussi. Le lecteur trouvera en cet ouvrage l'utile et l'agréable, mêlés avec entraînement et talent.

Apôtre infatigable, un des premiers pionniers de la foi dans le Minnesota, Mgr Ravoux, dans le récit fidèle qu'il fait de ses nobles travaux, se montre un philosophe intéressant et un styliste fort agréable. Son volume est bien digne de rester.

Merci de leur envoi à nos lointains et gracieux confrères.

Nous recevons de la "Librairie du Bibliophile," directeur Georges Brunox, 7, rue Guénégaud, près du Pont-Neuf, à Paris, un joli volume in-12, de 200 pages : "Le cheval: caractères, races, etc," par Eug. Lemichel, Chevalier de la Légion d'honneur, vétérinaire en premier. Il y a là de sérieuses notions sur cet animal domestique, ses origines, son histoire et les soins à donner à ses développements et sa conservation. Nous recommandons volontiers cet ouvrage à ceux de nos lecteurs que ce sujet pourrait intéresser.

La "Librairie du Bibliophile" édite aussi un bulletin trimestriel de livres neufs et d'occasion à prix réduits. D'après les livraisons qu'elle nous en fait tenir, nous croyons fort utile cette publication. — J. Sr.—E.

LÉGENDES ET TRADITIONS

LA MÉCHANTE FEMME. — (CONTE ORIGINAIRE DE BOSNIE)

Un pauvre paysan ne possédait rien autre chose qu'une chaumière, un champ et une méchante femme. Celle-ci, comme toutes ses pareilles, d'ailleurs, ne faisait et ne disait que ce qui pouvait contrarier son mari.

Un jour—c'était en été—le paysan s'en alla travailler dans son champ et dit à sa femme :

—Il est inutile de m'apporter à déjeuner aujourd'hui ; je reviendrai manger à la maison.

Naturellement, sa femme lui apporta son déjeuner au champ ; l'homme prit la nourriture sans rien dire et s'assit pour manger.

Non loin de là était un puits très profond dont l'ouverture avait été recouverte d'un tapis ; la femme, ayant aperçu ce tapis, voulut aller s'y assoir, lorsque son mari lui cria :

—Grand Dieu ! ne t'assois pas là !

Comme bien on pense, cet appel ne fit que sti-

s'attacher à l'autre extrémité, il commença à hâler ferme.

O surprise ! ce ne fut pas la méchante femme, qui émergea du puits, suspendue au bout de la corde, mais un petit homme boiteux dont les cheveux étaient tout blancs.

—Qui es-tu donc ? demanda le paysan, saisi de frayeur. Et qu'est devenue ma femme ?

—Je suis un diable, répondit l'autre, et même, comme tu le vois, un pauvre diable. Nous étions sept, depuis une centaine d'années, au fond de ce puits, où nous vivions dans la paix la plus profonde—comme vivent d'ailleurs tous les diables—lorsque hier une femme est venue tomber au milieu de nous. Alors, adieu la paix et la tranquillité ! Mes camarades se sont enfuis ; mais moi, pauvre infirme, je n'ai pu faire comme eux et j'ai dû passer la nuit tout entière au fond du puits en compagnie de la mégère.

—Cette nuit-là a blanchi mes cheveux !

—Je te remercie de m'avoir tiré de là, mais si cette femme est la tienne, je t'engage fort à la laisser où elle est. Pour te prouver ma reconnaissance, je vais te faire don d'une baguette magique qui te procurera bonheur et fortune.

—Bientôt, la fille de l'empereur tombe malade, elle sera possédée du démon, car c'est moi-même qui l'aurai ensorcelée. Pour la délivrer et chasser le démon—qui sera moi—il suffira de toucher la princesse avec cette baguette. Maintenant, rappelle-toi bien ceci : c'est que ta baguette n'aura de vertu qu'une seule fois, tâche donc de l'employer de ton mieux et tu deviendras bien riche.

Là-dessus le diable s'éloigna en claudiquant.

Peu après, la fille de l'empereur tomba malade. Les médecins les plus savants et les plus saints personnages de l'empire furent appelés auprès d'elle, mais ils ne purent la guérir. Le souverain ayant promis une superbe récompense à celui qui rendrait la santé à son enfant, notre paysan se présenta à la cour, promettant de réussir là où tous les autres avaient échoué. De sa baguette magique, il toucha la princesse et chassa le démon. La malade fut guérie et l'empereur récompensa magnifiquement le campagnard.

A quelque temps de là, la nouvelle se répandit que la fille d'un roi voisin venait d'être ensorcelée à son tour. Ce roi, ayant su que la fille de son impérial voisin avait été guérie par un paysan, envoya un ambassadeur à l'empereur pour le prier de lui envoyer le bonhomme, menaçant, en cas de refus, d'une belle et bonne déclaration de guerre, l'empereur, ami de la paix, s'empressa d'envoyer son paysan.

Celui-ci n'avait pas oublié les paroles du diable ; il savait que la baguette ne pouvait servir qu'une fois, néanmoins, il voulut mettre de nouveau sa puissance à l'épreuve et en toucha la princesse—mais en vain.

Le malin paysan ne se découragea pas pour si peu : il demanda au roi de faire amener cinquante pièces de canon dans la citadelle de la ville et de faire tirer deux de ces pièces chaque jour. Pendant une semaine, deux coups de canon furent ainsi tirés quotidiennement, mais le diable ne bougea pas.

Le septième jour, le paysan donna l'ordre de faire partir les cinquante canons à la fois. Le bruit formidable éveilla la curiosité du démon qui possédait la fille du roi. Il ne put s'empêcher de demander :

—Pourquoi donc tire-t-on ainsi le canon aujourd'hui ?

Notre villageois, qui n'attendait que cette question, s'empressa de répondre :

—C'est ma femme—tu la connais bien—qui est venue me rendre visite, et, pour lui faire honneur, on fait parler la poudre.

Le diable, à cette nouvelle, s'élança, tout en boitant, hors de la princesse en criant au paysan :

—Comment ! ta femme est revenue ! Alors je me sauve jusqu'au fin fond des Indes. Pour toi, tâche de te tirer d'affaire comme tu pourras !

Et voilà comment le diable fut trompé par le rusé compère. La fille du roi recouvra la santé et son sauveur reçut une splendide récompense ; il vécut heureux, car il avait été délivré de sa méchante femme et avait gagné une grande fortune.

PAUL CHAMP-RIGOT.

A MON PETIT NEVEU EDMOND

LA LEÇON PAR UN CHIEN

C'était bien un bel enfant que le petit Auguste, alors âgé de dix ans, mais ses désobéissances causaient beaucoup de peine à ses parents ; et dans son grand œil brun on découvrait tout de suite de la finesse, mais une opiniâtreté, un entêtement très difficiles à dompter. Il n'avait ni frère, ni sœur, aussi avait-il été un peu gâté ?... Il fréquentait l'école du village en attendant son entrée au collège, où son père désirait l'envoyer.

En revenant de la classe, un jour, avec Albert et Henri, il aperçut de belles grosses pommes rouges dans le verger d'un voisin ; il lui vint aussitôt un grand désir d'en manger. Ses compagnons l'encouragèrent : ils savaient bien qu'Auguste partagerait avec eux.

—Je vais t'aider à sauter par-dessus la clôture, lui dit Albert.

—Moi, je vais veiller et, si je vois que quel qu'un puisse vous surprendre, je vous ferai un signe, ajouta Henri.

Tout réussit bien et chacun d'eux eût deux ou trois de ces fruits tant aimés qu'ils dégustèrent avant d'arriver à la maison. Mais en entrant, Auguste remarqua le regard sévère de son père qui, occupé à son jardin, l'avait vu commettre sa mauvaise action. Il alla serrer ses livres et se préparait à sortir pour rejoindre quelques camarades de jeu quand son père lui dit :

—Je t'ai toujours défendu de dérober des fruits ; je viens d'être témoin de ta désobéissance ; tu n'iras pas jouer, mais je t'ordonne de t'asseoir sur ce banc, sous les arbres, jusqu'à ce que je juge convenable de te donner congé.

Auguste s'y rendit mécontent et, rencontrant son chien qui venait lui souhaiter le bonjour habituel, il lui donna un vilain coup de pied qui fit éloigner le pauvre animal, la tête basse, mais sans proférer une plainte. L'enfant cruel resta seul avec sa mauvaise humeur et trouva la punition longue.

Une heure après, son père envoya la servante lui dire de venir au souper, mais, se laissant aller à son mauvais penchant, Auguste répondit qu'il n'irait pas. Juliette retourna à la maison : ce n'était pas elle qui pouvait lui faire entendre raison.

Il appelle alors son chien pour que le temps passe plus vite, et celui-ci accourt, sautant de joie et lui prodiguant ses caresses. Une pensée le frappe aussitôt, et cette réflexion s'impose à son cœur : Papa m'a puni parce que je le méritais, je le sais bien, et je refuse de me rendre à son appel ; je suis fâché, tandis que mon chien, que j'ai maltraité pour rien, ne m'en veut pas, et ne se souvient plus de ma brutalité, dès que je manifeste un désir. Je ne serai pas moins raisonnable que lui. Suis-moi, Café, allons !

Il demanda pardon à son père et à sa mère pour la peine qu'il leur avait causée et leur raconta la leçon que venait de lui donner son chien.

Ses parents l'embrassèrent avec émotion et furent heureux de constater dans la suite que l'exemple du fidèle animal portait ses fruits. Auguste obéissait au premier mot et se corrigeait de ses vilains défauts.

Il est aujourd'hui un jeune homme accompli et traite fort bien Café qui est devenu très vieux.

Je ne sais pas si Albert et Henri avaient le bonheur de posséder aussi un chien....

MARIE-LOUISE.



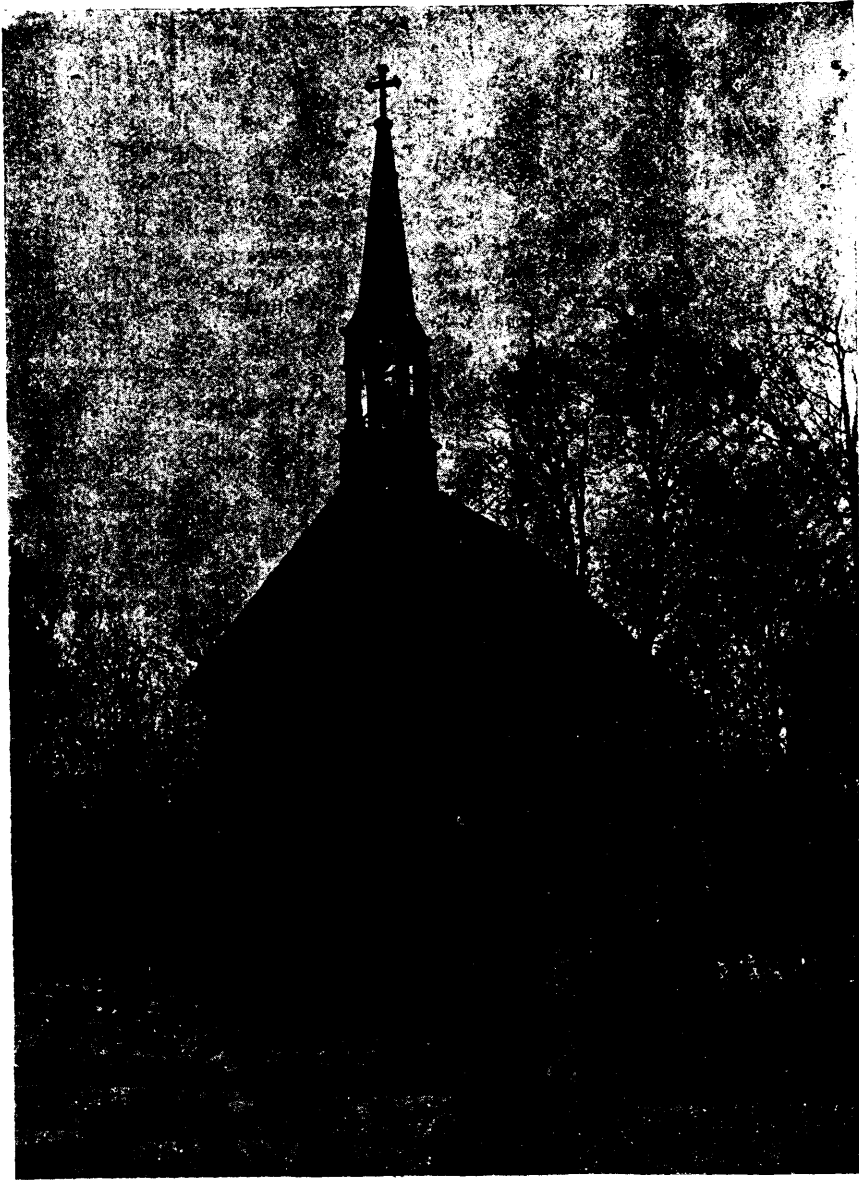
Le diable lui fit don d'une baguette magique. — Page 745, col. 2

muler son esprit de contradiction ; elle s'assit sur le tapis, et..... tomba dans le puits dont la profondeur était telle que les cris de la méchante femme ne purent être entendus du dehors.

Le paysan, enchanté de se trouver, à si bon compte et sans l'avoir fait exprès, délivré de son acariâtre épouse, termina sa tâche quotidienne puis s'en retourna chez lui. Il ne tarda pas à rencontrer ses deux enfants qui lui demandèrent ce qu'était devenue leur mère.

Cette question et les plaintes des enfants éveillèrent chez notre campagnard quelques remords de n'avoir rien tenté pour sauver sa femme. Persuadé qu'elle vivrait encore le lendemain—les méchantes femmes ont la vie si dure !—il prit la résolution d'aller à son secours.

Le jour suivant donc, il se leva de bon matin et se dirigea vers son champ, en emportant une longue corde ; arrivé au bord du puits, il déroula la corde, la fit descendre jusqu'au fond, et bientôt sentant que quelque chose de pesant venait de



Chapelle du cimetière de St-Jérôme, où sont déposés les restes du curé Labelle.—(Voir Entre-Nous.)

FIN DE POLEMIQUE

(A M. l'abbé Burque)

Notre lutte ressemble un peu
Aux combats pleins de courtoisie
Quand le champion, plein de feu
De l'antique chevalerie
Mourait pour sa dame et pour Dieu.

Nous avons, d'estoc et de taille,
Frappé bravement plus d'un coup
Et dans mainte et mainte bataille
Montré qu'on s'amusait beaucoup
A cette sorte de mitraille.

La plume fut notre canon ;
Notre champs fut " L'illustre Monde "
Et sans trompette ni clairon
Loin de tous les fracas du monde
Vous m'avez demandé raison....

Et vous m'avez vaincu !... Victoire
Profitable aux deux combattants.
Sans larmes, tu donnes la gloire :
Aussi je le jure, longtemps
Tu fleuriras dans ma mémoire !....

Mais, ô vainqueur, sur vos lauriers
Ne vous endormez pas : la brise
Dépouille à la fin les rosiers...
Faut-il que je vous contredise
Toujours, pour que vous écriviez ?

Germaine Paulieu

La popularité est comme l'air, une puissance
qui élève et ne porte pas.—*Lamennais.*



A part certaines anomalies, les hommes—les bêtes même, et on en sait une foule d'exemples—aiment la musique, celle qu'a su produire le souffle inspirateur de l'artiste.

Le poète en musique, comme tous les artistes d'ailleurs, a reçu une mission ; quand on est baptisé puissant, on doit savoir accomplir de grandes choses : plus on a reçu et plus on doit donner.

La musique, comme l'a dit quelqu'un, est l'art d'être compris de tous les peuples de la terre ; c'est la véritable langue universelle, accessible à tous, qui va frapper l'âme sans le secours d'aucun dictionnaire.

Quoi, plus que la musique, peut faire revivre les joies oubliées, les amis disparus, une époque entière, à demi ensevelie dans les cendres de l'oubli ? " Et, ajoute l'écrivain français, lorsque cet air, ce fragment d'air ou ces notes inachevées, peu importe, ramènent tout un passé sur leurs ailes sonores, le charme est si puissant, que le présent, si triste qu'il soit, se colore sur-le-champ des mille feux du souvenir et se grandit parfois au niveau d'une félicité évanouie."

Voyez ce pauvre déshérité dont l'esprit errant ne sait plus ce qu'il est ni ce qu'il a été ; comme il s'attendrit bientôt aux sons familiers d'autrefois ! Et le soldat qui déserte le service parce qu'un écho, jeté dans l'air, est venu réveiller la mémoire du pays et de la payse !

Et les nobles émulations, et les actes héroïques et les élans de patriotisme ardent..... Combien la musique n'en a-t-elle pas inspirés !

Mais je ne viens pas faire l'apothéose de la musique ; les vrais artistes me diraient que le génie, comme l'aigle, monte bien haut dans les airs et que le roseau ne saurait voir la cime du chêne... Aussi, est-ce à la porte du temple, seulement, que je déposerai l'encens : que de moins profanes se rendent jusqu'à l'autel !

Je n'ai voulu que saluer l'harmonie—en passant—avant de rappeler quelques faits intimes, du grand maître italien dont on vient de célébrer le centenaire, à Paris, le vingt-neuvième jour de février. Ce fut une double célébration car Rossini étant né le 29 février d'une année bissextile, on en a solennisé l'anniversaire, jour pour jour, à un siècle d'intervalle.

On sait que les Parisiens ont toujours aimé Rossini et ils peuvent, cette fois, lancer un défi à quiconque les accuserait d'inconstance, puisqu'ils fêtent encore aujourd'hui celui qu'ils ont acclamé hier.

La dominante dans la vie du maître est connue de tous ; aussi ne ferai-je aucune mention de ses chefs-d'œuvre ; pas même de cette délicieuse berceuse, tirée de Sémiramide, avec son rythme si gracieux et sa phrase tant soit peu mélancolique.

Le "cygne de Pesaro" s'est reposé, jeune encore, sur ses lauriers ; "ce sublime boudeur," comme on l'écrivait alors, a volontairement brisé sa lyre ; le grand compositeur s'est endurci dans son inaction et dans le systématique dédain des choses musicales....."

Était-ce effet de la maladie nerveuse dont il souffrait, était-ce plutôt le souvenir de certaines déceptions qui le mordaient au cœur ? On le dirait un peu ; alors que, dans son séjour à Paris, vers 1855, quelqu'un lui parlait des théâtres lyriques : "Ils s'obstinent donc toujours à faire de la musique ?" dit Rossini.

Son humour se répandait volontiers en bons mots, en plaisanteries parfois très caustiques, à propos de tout.

On raconte qu'il dînait un jour, avec un ami, chez une riche rentière qui, sous de faux-semblants de libéralité, cachait un certain fond d'avarice. Le dîner fut fort médiocre. Le soir, quand sonna l'heure de la retraite, l'hôtesse remercia l'illustre convive d'avoir bien voulu accepter son invitation :

—Je serais très heureuse, maestro, lui dit-elle, qu'avant votre départ de Paris, vous me fassiez l'honneur de venir dîner chez moi.

—Très volontiers, madame, répondit Rossini, et tout de suite, si vous voulez.....

(Il n'est pas impossible que l'expérience personnelle nous plaçât en circonstances pareilles, mais où trouver le Rossini qui voulût s'en plaindre ?)

En 1825, Meyerbeer et Rossini, alors au zénith de sa popularité, se partageaient, à Paris, la suprématie de l'art musical.

Vingt ans après, lorsque Verdi alla les rejoindre dans la capitale des beaux arts, les Parisiens disaient que la conjonction des trois maestri n'était pas de nature à produire l'harmonie.

Toujours facétieux ces messieurs.

On reprochait à Rossini un peu trop de parcimonie et il paraît bien fondé que son retour en France (qu'il ne devait plus quitter) fut hâté par l'offrande d'un vieux cheval envoyé à un souverain d'Italie en reconnaissance de ses bienfaits. L'hommage fut considéré comme une plaisanterie de mauvais goût et Rossini devina qu'on lui en saurait mauvais gré.

Les derniers moments du maestro furent dignes de l'artiste et du chrétien.

—On veut que je sois un impie, disait-il à M. l'abbé Gallet, qui, sur l'instance de Mme Rossini, femme de l'illustre musicien, s'était rendu auprès du malade ; oui, on veut que je sois un impie ;... quand on a écrit mon *Stabat*, peut-on n'avoir point la foi ?.....

Sa confession terminée, il ajouta :

—Parlez encore, je ne suis pas fatigué ; votre voix me fait du bien, merci, vous m'avez délivré d'un grand poids.

Et, à l'italienne, il baisa les mains de M. l'abbé. La maladie allait toujours s'aggravant, le corps envahi tout entier par un érysipèle n'était plus qu'une plaie. Malgré d'horribles souffrances

Rossini priaient et la nuit suivante, les amis entendaient : *O Cruz ave..... Inflammatus..... Pie Jesu paradisi gloriam.*

Le lendemain, M. l'abbé Gallet lui administrait l'extrême-onction. Le grand maître ne parlait plus et ne pouvait que faire quelques signes de la tête et de la main, tandis que les amis priaient à ses côtés.

Pauvre maître ! pauvre maître ! murmura l'Albani tandis que la Patti sanglotait.

Ces deux artistes ont chanté, le 29 février dernier, à la mémoire de l'homme illustre qu'elles ont bien connu, beaucoup aimé et longtemps pleuré.

Geneviève

Merci, Françoise, d'avoir bien voulu attirer l'attention sur moi ; car c'est bien à Geneviève du MONDE ILLUSTRÉ n'est-ce pas ? que vous adressez des paroles pleines d'encouragement, dans les colonnes de la Patrie ?

Ce sont vos charmantes chroniques qui m'ont donné l'idée de cette autre scène rustique ; peut-être, aussi, que comme vous :

" Il me fallait encore entendre l'harmonie
Du nid que berce le rameau ;
Il me fallait entendre encor la voix bénie
Du vieux clocher de mon hameau ! "

G.

NOS GRAVURES

L'ANARCHIE EN ESPAGNE

Le 10 février a eu lieu, à Xérès, l'exécution de quatre anarchistes, en faveur desquels on avait inutilement fait appel à la clémence de la reine-régente.

Dès minuit, les bourreaux de Madrid, de Séville et de Grenade ont commencé à dresser l'échafaud sur la place de Belem. L'échafaud se compose d'une plate-forme de trente huit pieds de long sur dix de large.

Cette plate-forme est élevée à quatre pieds du sol. Sur cette plate-forme se dressent les quatre poteaux auxquels doivent être attachés les condamnés.

A cinq heures, un prêtre a dit la messe dans la chapelle des condamnés, à qui l'on a servi ensuite du café.

Les bourreaux de Madrid, de Séville et de Grenade sont entrés à six heures. Le bourreau de Grenade s'est dirigé vers les condamnés en leur disant : " Je suis l'exécuteur de la justice, pardonnez-moi ! " Zarzuela a répondu qu'il ne pardonnait à personne.

Les exécuteurs ont commencé ensuite à revêtir de la tunique des condamnés les quatre prisonniers, qui leur ont opposé la plus vive résistance. Busiqui, Lamena et Lebrijano ont cédé promptement, mais Zarzuela s'est débattu énergiquement.

En moins d'un quart d'heure tout était terminé.

Le bourreau de Madrid et celui de Grenade en ont exécuté chacun deux.

La tranquillité la plus complète n'a cessé de régner. Il est vrai que les mesures de précautions les plus minutieuses avaient été prises. Le soir, à quatre heures, on a enterré les suppliciés.

LA COUR DE SOFIA

Pour être prince et même prince régnant on n'en est pas moins homme, et les soucis du pouvoir ne sont pas exclusifs d'occupations moins absorbantes. Nous en irons chercher un exemple aujourd'hui dans la petite cour de Sofia, où le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg donne de temps en temps des fêtes tout intimes d'où sont bannies soigneusement étiquette et politique.

Ayant eu l'avantage d'assister à plusieurs de ces soirées, nous pouvons affirmer qu'on ne s'y ennue pas.

Parmi les plus intéressantes, qu'on nous permette d'en rappeler une qui offrit un intérêt tout particulier. Voici d'abord ce qui l'amena.



LA COUR DE SOFIA.—(Voir gravure, page 748)

1. Mme Tontcheff, femme de l'ex-ministre de la justice.—2. Mme Grécoff, femme du ministre des affaires étrangères.—3. Mme Beltocheff, femme de l'ex-ministre des finances, assassiné.—4. Mme Stantcheff, née de Grenaud, femme du chef du cabinet secret du prince.—5. Mme Marcoff, femme de l'aide-de-camp du prince com. de l'escorte.—6. Mme Pétrouff, femme du chef de l'état-major général de l'armée bulgare.—7. S. E. le comte de Foras, grand maréchal de la Cour.—8. Major Stoyanoff, aide-de-camp de S. A. R., le prince.—9. Buste du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg-Cohary.—10. Major Marcoff, aide-de-camp du prince, com. de l'escorte princière.—11. Mlle Mintchévitch.—12. M. de Bourboulon, grand maître des cérémonies.—13. La princesse de Clémentine.—14. M. de Taptchilechtchoff, conseiller d'Etat.—15. Capitaine Papadopoff, aide-de-camp du prince.—16. Mlle Milochévitch.—17. Mlle Mutouroff, sœur de l'ex-ministre de la guerre.—18. Lieutenant Stoyanoff, officier d'ordonnance du prince.—19. Dr Ikalovitch, médecin du prince.—20. Capitaine Savoff, officier d'ordonnance du prince.

Brûlant du désir d'être reconnu par les puissants de l'Europe, le prince Ferdinand se rendit, au mois de juillet dernier, à Ischl pour s'y rencontrer avec l'empereur d'Autriche Hongrie. Malheureusement pour lui, des raisons de haute politique firent repousser ses visées ambitieuses. Le prince revint à Sofia, furieux de ce refus. Emue de la douleur de son fils, la princesse Clémentine voulut y faire diversion et, dans ce but, organisa à son insu une soirée, dont l'attrait principal fut un *tableau vivant*.

Le thème, magnétique développement de ce proverbe : " A défaut de grives, on mange des merles " était celui-ci : " Le prince Ferdinand ne pouvant être reconnu par l'Europe, sa mère le fait proclamer Roi par ses sujets. "

Comme on peut le voir par notre gravure, au premier plan se trouvaient les personnages représentant les différentes parties de la Bulgarie, sans oublier la Roumélie orientale et la Macédoine ; au milieu, l'armée et la princesse Clémentine ; à gauche, S. E. le comte de Foras, grand maréchal de la cour, déguisé pour la circonstance en tzar Kroum (nom d'un des anciens rois de Bulgarie) ; au fond, les anges déployant les couleurs nationales, et enfin, à l'arrière-plan, l'ange gardien posant sur la tête du prince Ferdinand le diadème royal. Le tout, éclairé par des feux de Bengale verts, rouges et bleus, produisait un effet merveilleux et vraiment féérique.

Le prince fut si ravi de cette idée et tellement enthousiasmé de son exécution que, le lendemain matin, un photographe était mandé au Palais pour en faire une reproduction instantanée.

GASTON CHADOURNE.

LE CARCAN

Le carcan est d'origine persane ; toutefois, en Perse, cet instrument de supplice diffère de celui qui était autrefois employé en France, et de celui, de forme carrée, qui aujourd'hui encore est en usage en Mongolie, en ce sens qu'il est en forme de triangle allongé. Celui qui le porte a le cou pris à la base du triangle, et sa main est attachée au sommet ; ce carcan tient le milieu entre le carcan proprement dit et la cangue.

En France, le carcan fut plutôt considéré comme une adjonction au pilori que comme une peine nouvelle. Sous François Ier et sous Henri

II, le blasphème était puni de six heures de carcan. Cette peine fut abolie par la loi du 28 avril 1832, et fut remplacée par celle de l'exposition publique, qui elle-même a été abolie en 1848, par un décret du gouvernement provisoire.

DES DANGERS DE LA CHASSE A L'ÉLÉPHANT

Nous avons déjà décrit dans LE MONDE ILLUSTRÉ les différents procédés en usage aux Indes pour s'emparer de ces immenses pachydermes.

L'organisation de ces chasses, dit notre confrère de l'Illustration Européenne, qui consistent surtout à traquer les éléphants et à les faire entrer dans des enclos de palissades, en écarte pour ainsi dire les dangers. Mais il arrive aussi que des hommes intrépides, confiants dans leur sang-froid et leur coup d'œil, se donnent le plaisir d'attaquer ce colossal gibier en face, et alors il faut naturellement s'attendre à des incidents dramatiques, comme celui que retrace notre gravure. L'aventure est arrivée au capitaine Stan-

ley Patterson. Celui-ci, embarrassé dans sa fuite par les hautes herbes de la forêt, fut atteint et renversé par un éléphant qu'il venait de blesser et qui lui transperça la cuisse d'une de ses défenses.

Patterson eut cependant la vie sauve, grâce au dévouement et à la présence d'esprit de son compagnon qui parvint, en tirant sur l'animal, à détourner sa fureur et à l'éloigner ainsi de l'endroit où le capitaine resta couché pendant plus d'une heure, en proie à d'atroces souffrances.

Le cas de Stanley Patterson n'est pas un fait isolé ; c'est habituellement au moyen de ses défenses que l'éléphant cherche à blesser ceux, hommes ou animaux, sur lesquels il veut se venger, après les avoir renversés.

NOUVELLES A LA MAIN

Un bohème dépenaillé regarde passer, sur la rue Notre-Dame, un célèbre compositeur de musique.

—Hélas ! murmure-t-il en suivant ce dernier avec un œil d'envie, au moins lui a ses notes payées !

.

Deux jeunes femmes feuilletent un album de photographies :

—Ah ! voilà le portrait de Mme P.....

—Bien mauvais.

—Oui ; mais tenez, son mari, ici, est bien mieux.

—Oh ! vous savez, entre nous, les hommes sont bien plus faciles à attraper.

.

Client.—Dites donc, docteur, ne m'avez-vous pas dit qu'une émotion subite me serait fatale ?

Docteur.—Certes.

Client.—Alors, pourquoi m'avez-vous envoyé votre compte ?

.

Bouleau.—Est-ce que ta femme t'a jamais menacé de retourner chez sa mère ? j'avoue que la mienne en parle souvent, n'en fait rien.

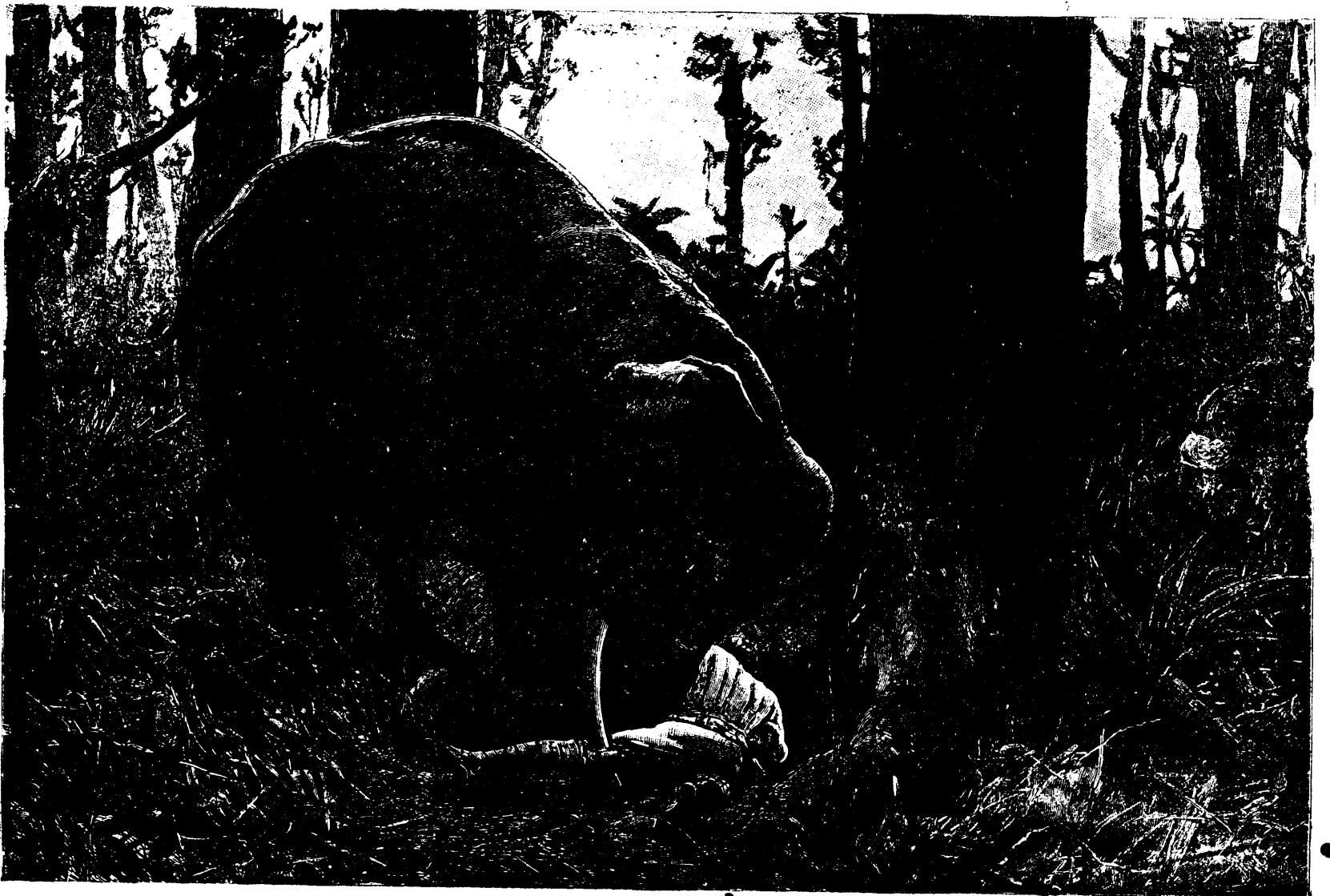
Rouleau.—Heureux mortel ! Non, ma femme est plus sérieuse que la tienne. Elle me menace de faire venir sa mère et..... elle l'envoie chercher.



EN BULGARIE. — "Le prince Alexandre proclamé roi par ses sujets," tableau vivant représenté à la cour de Sofia



EN MONGOLIE.—LES PRISONNIERS D'OURIA



LES DANGERS DE LA CHASSE A L'ELÉPHANT.—L'ACCIDENT ARRIVÉ AU CAPITAINE PATTERSON



Qu'avez-vous donc, chère amie ? demanda Olivier.—Page 750, col. 2

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"
MONTREAL 19 MARS 1892

Mlle DE KERVEN

DEUXIEME PARTIE DE CARMEN

La porte qui n'était qu'à demi fermée s'ouvrit tout à fait.

Carmen s'attendait à voir entrer Georges. Ce fut Olivier qui se présenta.

La jeune femme ne fut point assez maîtresse d'elle-même pour réprimer un mouvement de surprise.

—Est-ce que je vous dérange, chère amie ?.... lui demanda Olivier avec un sourire.

Déjà Carmen avait eu le temps de se dominer.

—Non, certes, mon ami..... répondit-elle, mais je m'attendais si peu à vous voir..... vous êtes si rarement ici.....

—Est-ce un reproche ?

—En aucune façon. Je serais désolée de changer quoi que ce soit à vos habitudes..... Est-ce que vous ne sortez pas aujourd'hui ?

—Non, car pour aujourd'hui je me suis promis une fête.....

—Une fête ?.....

—Oui.

—Laquelle ?

—Celle de passer auprès de vous cette journée tout entière..... si vous voulez bien me le permettre.....

Carmen eut un petit frisson.

—Que signifie cela ? se demanda-t-elle.

Puis, tout haut, elle répondit :

—Ai-je besoin de vous affirmer que votre présence me rend toujours heureuse ?

—Alors, vous consentez ?

—Sans doute, et de grand cœur.

—Comment vous remercier ?

—Mais il me semble, mon ami, que c'est moi qui dois vous être reconnaissante de vous faire ainsi le compagnon de ma solitude.....

Tout en disant ce qui précède avec un calme forcé et des sourires pleins de contrainte, Carmen était sur les épinés.

Elle tremblait de voir arriver à l'improviste M. de Grancey, et cependant elle faisait bonne contenance et rien ne venait déceler son angoisse intérieure, excepté le tremblement léger de sa voix et le fébrile éclat de ses yeux.

—Oui, mon ami, continua-t-elle en se levant, c'est une charmante et gracieuse idée que la vôtre, et je vous en sais un gré infini. Il y a bien longtemps que vous n'avez pas été près de moi une après-midi tout entière..... Venez..... Et elle se dirigea du côté de la porte.

—Où voulez-vous aller ? demanda Olivier.

—Mais à la maison, je suppose.

—Pourquoi ne pas rester ici ?.....

—La chaleur est étouffante....

—Je ne saurais me ranger à votre avis.....

L'air circule sous les grands arbres et nous arrive à flots par les fenêtres ouvertes..... la température me semble délicieuse.... Sans doute, en venant ici tout à l'heure, votre projet n'était point de rentrer si vite.....

—Restons donc, puisque vous le voulez, murmura Carmen en se laissant retomber sur le divan.

—D'ailleurs, poursuivit Olivier, où pourrions-nous trouver un cadre plus ravissant pour un tête à tête conjugal.

—Nulle part, vous avez raison, répliqua la jeune femme ; ce kiosque est une rare merveille et personne ne l'admire plus que moi.....

Quelques instants de silence suivirent cet échange de banalités.

Les nuances les plus imperceptibles du trouble de la jeune femme n'échappaient point à Olivier.

En face de ce trouble il s'interrogeait avec inquiétude et il se demandait jusqu'où était allé le mal qu'il se proposait de combattre.

Carmen cherchait avidement quelque moyen

adroit de déterminer son mari à quitter le kiosque.

Mener à bien cette difficile entreprise était pour elle d'une importance capitale.

Si, en effet, elle réussissait à entraîner Olivier vers la maison, la visite du marquis de Grancey devenait à l'instant même la chose du monde la moins compromettante, et cette visite semblait faite au mari tout autant qu'à la femme.

Si, au contraire, le marquis accourait la retrouver dans le pavillon, selon sa coutume, sans s'être fait guider et annoncer par un valet, que penserait Olivier, et que n'aurait-il pas le droit de supposer ?

Comment donc faire ?

Carmen mettait son imagination à la torture et ne trouvait rien.

Enfin, faute de mieux, elle se décida à employer un de ces moyens vulgaires que dans l'argot spirituel et coloré du théâtre, on désigne par l'expression pittoresque de *ficelles*.

Elle se renversa à demi sur les coussins du divan, en portant l'une de ses mains à ses yeux et l'autre à son cœur, et elle poussa un faible soupir.

Olivier, qui comprenait à merveille, lui donna complaisamment la réplique.

—Qu'avez-vous donc, chère amie ?..... demanda-t-il avec vivacité et du ton le plus naturel, êtes-vous souffrante ?

—Horriblement.....

—Mais, il y a quelques minutes à peine, vous n'éprouviez rien de fâcheux.....

—Ce malaise vient de me prendre à l'instant même.....

—D'où souffrez-vous ?.....

—Du cœur et de la tête.....

—Comment vous soulager ?

—Il me faudrait le flacon de sels que j'ai laissés dans mon appartement..... Donnez-moi votre bras, mon ami, et conduisez-moi..... Une fois que j'aurai mon flacon, je serai guérie.....

—Ah ! dit Olivier d'un air joyeux, combien je bénis mon heureuse chance qui me permet de vous épargner en ce moment une fatigue..... A défaut de votre flacon j'ai le mien et le voici.....

Il tira de sa poche et il présenta à Carmen un

élégant flacon de cristal de roche, garni en or et fermé par un couvercle du même métal.

Décue de son espérance, Carmen saisit dans les mains de son mari l'objet qu'il lui présentait, l'approcha de ses narines et en respira le contenu avec une telle violence qu'une sorte de suffocation s'en suivit.

—Prenez garde, chère amie ! s'écria Olivier, vous allez vous faire mal.....

—Non..... non..... je suis mieux..... beaucoup mieux..... et je sens qu'un peu d'exercice dissipera complètement mon malaise..... Faisons un tour de jardin, je vous prie.

—Quoi ! malgré cette chaleur dont vous vous plaigniez il n'y a qu'un instant ?.....

—C'est précisément cette chaleur qui me remettra..... J'ai des frissons.....

—Mais ne craignez-vous pas d'exposer aux ardeurs du soleil de midi l'éclat de votre teint ?

—J'ouvrirai mon parasol..... Et d'ailleurs n'ai-je pas l'habitude d'un soleil plus chaud que le vôtre.....

Carmen s'était levée de nouveau et elle s'avancait vers la porte d'un pas qui n'avait rien d'irrésolu ni de chancelant.

—Puisque vous le voulez absolument dit Olivier, va pour la promenade. Vous savez bien, chère Annunziata, que je n'ai rien à vous refuser.....

Et déjà il arrondissait son bras pour l'offrir à sa femme.....

Un éclair de triomphe brillait dans les yeux de Carmen.

Ce triomphe fut de courte durée.

A la minute précise où la jeune femme allait sortir du kiosque avec son mari, un pas se fit entendre pour la seconde fois sur le sable de l'allée.

Olivier sentit la main de Carmen frissonner sur son poignet.

En même temps le marquis de Grancey parut dans l'encadrement de la porte, le sourire sur les lèvres et le chapeau lampion sous le bras.

Si Olivier avait regardé sa femme en ce moment, il aurait vu qu'elle était pâle comme une morte.

Certes, M. de Grancey éprouva une surprise très vive et qui n'avait rien de fort agréable, en apercevant auprès de la femme qu'il s'attendait à trouver seule, ce fâcheux et importun gardé du corps qu'on appelle un mari.

Cependant il fit bonne contenance.

Dans le cours de sa vie galante, il avait pris une trop grande habitude des péripéties les plus épineuses et des situations les plus difficiles, il avait affronté de trop sérieux périls et bafoué trop souvent des jaloux qui ne badinaient pas, pour se démonter mal à propos et pour rester court comme un jeune homme qui débute ou comme un sot que tout effarouche.

—Cher monsieur Le Vaillant, s'écria-t-il en saluant respectueusement Carmen et en prenant la main d'Olivier, je m'estime d'autant plus heureux de vous voir que je ne l'espérais en aucune façon, vos gens m'ayant dit que vous étiez hors du logis et que par conséquent je ne vous rencontrerais pas.

—Mes gens vous avaient trompé sans le savoir monsieur le marquis, répliqua Olivier, ils étaient de la meilleure foi du monde en vous affirmant mon absence. Je suis bien heureux d'ailleurs de n'être pas sorti, ainsi que je comptais le faire, puisque ce changement dans mes projets me procure le plaisir de vous recevoir.....

La façon si calme dont cette conversation venait de s'engager rassura Carmen et dissipa en un instant toutes ses inquiétudes.

Cependant M. de Grancey expliquait d'une manière tout à fait plausible son arrivée inattendue au pavillon.

—Cher M. Le Vaillant, disait-il, votre absence m'étant certifiée par vos gens, naturellement j'ai demandé madame..... Madame se promène, me fut-il répondu ; nous allons sans retard nous mettre à sa recherche et la prévenir que monsieur le marquis lui vient rendre visite. Gardez-vous en bien !..... m'écriai-je, je vais de mon côté faire un tour de jardin, peut-être ma bonne étoile me permettra-t-elle de rencontrer Mme Le Vaillant sous l'ombre fraîche de ces vieux arbres ;

dans le cas contraire, et sous aucun prétexte, je ne souffrirai qu'on la dérange. Vous voyez, cher monsieur Olivier, que ma bonne étoile m'a doublement favorisé, puisque j'ai cette heureuse chance de vous rencontrer tous les deux.

Carmen ne se plaignait plus.

Son malaise paraissait absolument dissipé.

Nos trois personnages s'installèrent dans le kiosque, et l'entretien dura près d'une heure, mais ne roula que sur des sujets absolument dépourvus d'intérêt et dont, par conséquent, nous ne rapporterons pas un seul mot.

Lorsque furent épuisés ces lieux communs qui sont le fond du langage entre gens qui n'ont rien à se dire, le marquis prit congé d'Olivier et de sa femme, pestant tout bas contre le sot emploi qu'il venait de faire de son temps et se promettant bien de revenir le lendemain et d'être plus heureux.

Olivier voulut à toute force reconduire M. de Grancey jusqu'à son équipage et manifesta quelque surprise en apprenant qu'il était venu à pied, ce qui semblait assez peu compatible avec la haute dignité de gouverneur de la ville du Havre.

Le marquis affirma qu'il avait besoin d'exercice, et que sa santé parfois chancelante exigeait impérieusement une promenade pédestre quotidienne.

Olivier le crut, ou feignit de le croire, et vint rejoindre Carmen.

L'ex-baladine était de la plus joyeuse humeur et se disait que, grâce à la merveilleuse présence d'esprit de M. de Grancey, elle venait de sortir sans encombre d'un pas difficile et dangereux.

Et elle murmurait avec conviction :

—Qu'est-ce, après tout, qu'une journée d'ennui ? Demain, j'aurai ma revanche !.....

VI

OU MORALÈS REVIENT EN SCÈNE

Carmen se trompait.

—Vous ne sortez pas assez, chère Annunziata, lui dit Olivier le lendemain, les distractions vous manquent..... Cette existence par trop sédentaire finirait par compromettre votre santé précieuse..... A votre âge on a besoin de mouvement, de grand air et de soleil..... Je me reproche de vous avoir beaucoup trop abandonnée à vous-même depuis quelque temps ; mais, à l'avenir, je réparerai mes torts.

Et, sans tenir compte des nombreuses objections de sa femme, il la fit monter en voiture pour une longue excursion qui se prolongea jusqu'au soir.

Pendant plusieurs jours il en fut de même.

Au bout d'une semaine l'ex-baladine, pour qui son existence passée errante et bohémienne, avait fait de la liberté absolue le plus indispensable des biens, se révolta sourdement contre l'esclavage qu'Olivier prétendait lui imposer ; elle comprit qu'elle était l'objet d'une surveillance occulte et continuelle ; elle devina les soupçons et la défiance de son mari ; elle s'en irrita d'autant plus que cette défiance et ces soupçons lui semblaient immérités.

À plusieurs reprises, M. de Grancey s'était présenté.

Il avait été accueilli par cette réponse invariable :

—M. et Mme Le Vaillant viennent de sortir ensemble.

Maintenant il ne revenait plus.

Il y avait précisément un an que son mariage avec Olivier s'était accompli.

Au moment où nous reprenons le cours de cette histoire, une seule personne se trouvait heureuse dans la maison d'Ingouville.

Avons-nous besoin d'apprendre à nos lecteurs que cette personne était Moralès ?

L'ex-gitano jouissait en effet très-complètement du seul bonheur qu'il ambitionnait et qu'il fut capable d'apprécier : le bonheur matériel.

Luxueusement logé, somptueusement nourri, richement vêtu, jouissant d'un empire absolu sur

tous les valets de la maison, mis en position de satisfaire ses instincts pillards et de voler tout à son aise sans risquer la corde qui, plus d'une fois, avait effleuré son cou ; arrondissant enfin avec une indicible tendresse et une infatigable assiduité un *magot* qui déjà dépassait de beaucoup en ampleur celui que nous avons vu périr dans le *Marsouin*, Moralès ne demandait au ciel, en ses dévoties prières du matin et du soir, que de prolonger indéfiniment cette existence qui réalisait tous ses vœux.

Depuis son arrivée au Havre, il n'avait point subi de déception, celui-là ! Il ne se plaignait pas du sort !.....

Pratiquant comme il convient le culte de la reconnaissance, il bénissait du cœur et des lèvres Olivier Le Vaillant et parfois il se disait avec expansion :

—Quel digne et excellent jeune homme !.....

Ah ! j'en prends à témoin mon saint patron et le grand saint Jacques de Compostelle, si je pouvais le dépouiller de toute sa fortune, je le ferais avec bon de la joie ; mais, très-certainement, je lui laisserais de quoi vivre modestement et j'assurerais le pain de sa vieillesse !..... Rien au monde m'affligerait davantage que de le savoir dans la misère, manquant de tout et réduit à tendre la main !.....

Que quelqu'un ose prétendre que ce coquin de Moralès n'était point un cœur d'or !.....

Envers et contre tous nous soutiendrons, avec une obstination convaincue, que ce drôle avait des vertus, et que quiconque tenterait de le nier est un envieux ou un aveugle !.....

Ces vertus trouvaient d'ailleurs, même en ce monde, leur récompense.

Moralès engraisait !.....

Moralès n'était plus reconnaissable !

Une véritable couche de chair commençait à recouvrir ses longs membres dégingandés.

Son nez crochu, taillé en bec d'oiseau de proie, formait une saillie moins aiguë au milieu de son visage plus arrondi.

Ses joues perdaient leur aspect parcheminé.

Un peu de carmin se mêlait au bistre de son teint.

Si ses cheveux ne repoussaient point, c'est que hélas ! la vertu ne fait pas repousser les cheveux sur les têtes dépeignées.

A suivre

C'EST MAGIQUE

Quelles ne doivent pas être la satisfaction et la gratitude de celui qui écrit ces lignes et dire que cela coûte si peu ! M. W. Mason, rédacteur du *Retford & Gainsborough News*, Retford, Ang., dit : " J'avais souffert pendant 12 mois d'une entorse au genou, je ne pouvais obtenir de soulagement. Je me frottai le genou pendant 20 minutes avec de l'huile St Jacob. Ce soir-là, je fis 200 milles en chemin de fer, le lendemain, j'en fis 25 à pied. La douleur était entièrement disparue. Je n'ai pas éprouvé le moindre retour du mal depuis lors."

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portrait de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7288.

La Banque du Peuple

RAPPORT ANNUEL

EXCELLENTS RÉSULTATS DES OPÉRATIONS FINANCIÈRES DE L'ANNÉE

A la réunion des actionnaires, directeurs et officiers préposés à l'administration de la Banque du Peuple, réunion faite au bureau de la Banque, lundi après-midi, ce qu'il y a eu de remarquable, c'est l'affluence des intéressés et l'approbation unanime de la part des actionnaires de la conduite des affaires de la Banque pour l'exercice de l'année finissant.

Le président, M. Jacques Grenier, en a fait la remarque et il a félicité les actionnaires de l'intérêt qu'il portait à leur institution.

Sur l'appel du président, M. Grenier, la séance s'est ouverte à trois heures précises p. m.

Étaient présents : L'honorable sénateur, A. W. O'Gilvie, l'honorable D. Mc Millan, M. M. John Crawford, L. E. Desjardins, W. S. Evans, James Baylis, Louis Armstrong, E. W. Gibb, P. P. Martin, J. O. Gravel, M. Nolan Delisle, Gilman, R. W. Shepherd, J. Y. Gilmore, Jos. Wilson, John Morisson, J. B. Clearhue, W. Burke, Samuel Bell, David Crawford, J. Y. Dumont, J. L. Coutlée, D. McNaughton, Chas. Lacaille et les titulaires de la banque, M. M. Jacques Grenier, président, Geo. S. Brush, vice-président ; directeurs, A. Leclair, Wm Francis, A. Prevost, C. Lacaille, et J. S. Bousquet, caissier.

A l'unanimité le président M. Grenier a été choisi pour occuper le fauteuil.

En quelques mots, M. Grenier a dit quel était le but de l'assemblée, et il a lu le rapport des directeurs.

Voici ce rapport :

Rapport annuel des Directeurs

Soumis à l'Assemblée Générale des Actionnaires de cette Institution convoquée conformément à la Clause XIV de son Acte d'Incorporation Lundi le Septième jour de Mars 1892.

Les directeurs ont l'honneur de soumettre aux Actionnaires le rapport, ainsi que l'état général des affaires de cette Banque pour l'année finissant le 29 février 1892.

Les profits nets de l'année, établis, après avoir déduit les dettes mauvaises et douteuses, ainsi que les frais généraux de l'administration ont été de \$99,082.28.

De ce montant nous avons payé des dividendes aux taux de six pour cent par année et placé à la Réserve une somme de \$25,000.

Le rapport accuse une augmentation matérielle dans les dépôts, les prêts et escompte ainsi que dans la circulation.

Nous sommes heureux de faire rapport que le règlement complet de nos affaires en litige de 1885 a été effectué durant l'année : après la liquidation entière (une somme de \$42,441.21 restant au crédit du compte de Profits et Pertes), nous avons distrait de ce compte un montant de \$30,000 et l'avons placé à la Réserve ; ce fonds est maintenant 40 o/o de notre capital.

Les Agences ont été inspectées minutieusement durant l'année, et leurs rendements ont été satisfaisants.

Nous sommes heureux de reconnaître les bons services rendus à l'administration par les divers employés et officiers de cette institution, leur fidélité et assiduité ont contribué largement à faciliter le succès de nos opérations.

Quoique le rapport des opérations de l'année n'ait point été aussi profitable que nous avions raison de l'espérer prenant en considération la dépression du commerce et la stagnation qui a existé sur les affaires durant l'année qui vient de s'écouler nous osons croire que les actionnaires seront satisfaits.

Par ordre du bureau,

J. GRENIER,
Président

Montréal, 1 mars 1892.

LA BANQUE DU PEUPLE

ÉTAT DES PROFITS POUR L'ANNÉE EXPIRANT LE PREMIER MARS 1892

Dr	
Dividende de 3 pour cent payé le 1er septembre 1891.....	\$36,000 00
Dividende de 3 pour cent payable le 7 mars 1892..	36,000 00
Montant porté en fonds de réserve.....	25,000 00
Balance portée au crédit du compte de Profits et Pertes.....	2,083 28
	<hr/>
	\$99,083 28

Cr	
Profits nets, établis après avoir déduit les dettes mauvaises et douteuses de l'année ainsi que les frais généraux d'administration.....	\$99,083 28
	<hr/>
	\$99,083 28

ÉTAT GÉNÉRAL LUNDI SOIR, 29
FÉVRIER 1892.

Dr.	
Billets de la banque en circulation.....	\$ 734,854 00
Dépôts ne portant pas intérêt.....	1,108,104 34
Dépôts portant intérêt.....	2,833,890 36
Balance due aux autres banques ou banquiers.....	29,500 34
Capital.....	\$1,200,000 00
Fonds de réserve.....	450,000 00
Profits et pertes.....	12,441 21
Dividende No. 92 payable le 7 mars 1892.....	36,000 00
Dividendes non réclamés.....	8,053 67
	<hr/>
	\$1,736,494 58

Cr	
Espèces.....	\$ 48,245 86
Billets de la Puissance.....	287,743 00
Fonds de garanti pour circulation.....	18,873 87
Billets et chèques d'autres Banques incorporées dans la Puissance.....	180,983 19
Balance due par les autres banques.....	20,712 87
Prêts à demande sur actions et autres valeurs publiques.....	447,875 18
	<hr/>
	\$6,502,843 92

Immédiatement réalisable.....	\$1,004,443 97
Prêts et escomptes courants.....	\$5,222 916 39
Billets en souffrance garantis.....	24,732 16
Billets en souffrance non garantis.....	12,687 72
Hypothèques.....	86,451 45
Biens fonciers.....	84,861 79
Edifices de la Banque.....	66,760 44
	<hr/>
	\$6,502,843 92

J. S. BOUSQUET,
Caissier.

Nous soussignés, Auditeurs nommés à votre dernière Assemblée Générale Annuelle, avons l'honneur de faire rapport qu'après un examen complet et détaillé des Livres et valeurs, en un mot après avoir pris connaissance de l'Actif et du Passif de la Corporation de la Banque du Peuple, déclarons avoir trouvé le tout tenu régulièrement et méritant notre approbation.

P. P. MARTIN
NOLAN DELISLE
LOUIS ARMSTRONG } Auditeurs

Montréal, 2 mars 1892.

MESSIEURS,

Je n'ai que quelques observations à ajouter au rapport annuel des directeurs et aux explications plus détaillées du président, avant de passer succinctement en revue le commerce de la Province, dans ses différentes branches depuis votre dernière réunion dans cette salle.

Il ne me reste que peu de choses à dire au sujet des opérations de la banque pendant l'année ; sauf à constater que vos directeurs ont plus d'une fois ressenti une légitime anxiété en face de la situation assombrie du commerce auquel nous avons avancé des fonds pour près de \$6,000,000. Vous savez tous combien, depuis quelque temps, la perspective du commerce a été sombre et menaçante et combien il a fallu mettre de prudence dans toutes nos transactions. Les faillites ont été nombreuses parmi nos clients, mais heureusement les pertes qu'elles nous ont causées n'ont pas été considérables.

Comme les quelques observations que monsieur le Président vient de faire sur le compte de profits et pertes, ont été de nature à rappeler aux actionnaires une époque malheureuse dans l'histoire de cette institution, il ne sera pas, je crois à cette occasion hors de propos de comparer quelques-uns des principaux comptes de notre état annuel à cette époque avec ceux de cette année. Prenant le rapport présenté aux actionnaires de la banque en 1885, et en le comparant avec l'état soumis cette année nous constatons que notre circulation qui était de \$277,359 en 1885 est aujourd'hui de \$734,854 00. A cette époque nous n'avions en dépôts qu'une somme de \$1,305,363.37, tandis que nous avons aujourd'hui \$4,001,994.70. En 1885 nos avances se chiffrèrent par \$2,765,284.39, et en 1892 elles atteignent le total de \$5,708,211.45

Comme les chiffres sont des faits positifs les actionnaires ont donc le droit de conclure, de l'augmentation énorme qu'ils constatent dans nos affaires, surtout dans nos dépôts, que la banque est décidément entrée dans la voie du progrès et de la prospérité ; et qu'elle ne risque pas de sortir de cette voie tant qu'elle sera dirigée par votre digne président et par vos habiles directeurs.

En dépit du fait que la compétition est, de nos jours, terriblement active et que les profits des banquiers ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois, la banque voit augmenter d'année en année, lentement mais sûrement, ces moyens de gagner de l'argent à ses actionnaires. Nos gains se maintiennent et font même mieux que cela, car nos bénéfices bruts du dernier exercice dépassent 30 p. c., de notre capital, et nous constatons un accroissement soutenu de nos affaires avec la classe la plus désirable de la clientèle des banques.

Et quoique les résultats définitifs ne soient pas très brillants, quoique les bénéfices net n'aient pas répondu à l'attente de vos directeurs, il y a peut-être une certaine consolation pour nous dans le fait que les autres institutions financières ne sont pas plus favorisées que nous à cet égard.

En somme, toutefois, nous pouvons constater que notre marche en avant s'est maintenue pendant l'exercice écoulé ; nos dépôts, nos prêts et escompte, ainsi que notre circulation accusent une augmentation matérielle d'une somme de \$55,000 et les bénéfices nets réalisés sont raisonnables.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

Le commerce de la province en 1891, après tout, a été meilleur que nous l'espérons au début les observateurs les plus compétents, quoique l'activité des affaires soit restée au-dessous de la moyenne.

Envisagée dans son ensemble, l'année 1891 apparaît divisée en deux périodes, bien tranchées, différant l'une de l'autre d'une manière très marquée au point de vue du sentiment et dont le résultat réel cependant, diffère beaucoup moins.

Pendant les six premiers mois, qui

nous mènent au milieu de l'été, nous avons subi une période de stagnation, de bas prix et de maigres profits. C'est d'ailleurs ce à quoi s'attendaient depuis le commencement du printemps ceux qui se donnent la peine d'observer les événements ; on pouvait dès lors distinguer parfaitement les causes efficaces de cet état de dépression, dont les effets désastreux devaient se faire sentir à courte échéance. Parmi ces causes, les principales étaient la triste situation de l'agriculture, éprouvée par trois mauvaises récoltes successives, et des expensions malsaines dans certaines branches de commerce.

A partir du milieu de l'été, en approchant de la fin de l'année, il y a eu dans toutes les parties de la province un changement radical dans le sentiment général, la confiance est revenue, basée sur les splendides promesses des récoltes du Dominion et sur les nouvelles de mauvaises récoltes à l'étranger ce qui faisaient espérer de hauts prix pour nos céréales avec la perspective d'un immense excédant à exporter.

Des produits du sol, l'année dernière, ont grandement dépassé, en abondance ceux des années antérieures et très heureusement pour nos cultivateurs, l'abondance de la récolte n'a pas été accompagnée, comme il arrive trop souvent par l'avilissement des prix sur le marché.

Mais, malgré cette abondance exceptionnelle, jamais l'effet d'une récolte se fit si peu sentir sur l'état des affaires. Nous avons eu un excédant de produits à exporter suffisant pour faire passer du marasme à la prospérité tout le commerce du pays. Nous avons vendu nos produits aussi rapidement que nous pouvions les expédier aux ports de mer, fait établi par les chiffres de nos exportations de grains qui, d'après le rapport de la Chambre de Commerce de Montréal a été de 15,260,000 de minots en 1891 contre 10,060,000 l'année dernière. Eh bien, malgré tout cela, les espérances du commerce ont été déçues. Si les cours des valeurs à la bourse ont eu quelques périodes de hausse, il n'en est pas moins vrai que le commerce général a été sans vie, les rentrées de fonds des districts ruraux ont été plus que médiocres, tout le monde, depuis le manufacturier jusqu'au détailler s'est plaint de la stagnation des affaires ; les bénéfices ont été réduits à leurs plus simples expressions ; les faillites ont été nombreuses ; le volume des affaires a été très petit dans toutes les lignes et sur tous les points et malgré le montant considérable d'argent qui a été envoyé à l'intérieur pour servir à l'achat de la récolte les entreprises sont restées paralysées et les industries stagnantes dans le marasme.

Le fait que le commerce soit tombé dans cet état, à la suite d'une abondante récolte et d'une demande d'une activité inouïe jusqu'ici pour l'exportation, a, non-seulement déçu mais désagréablement surpris tout le monde ; on en attendait au contraire l'inauguration d'une ère de prospérité, quant au lieu de cela on a vu se succéder, depuis janvier, faillites sur faillites, dans toutes les lignes et dans toutes les parties du pays.

En recherchant les causes de cette déception, nous trouvons : 1o Que les récoltes ne sont pas toutes vendues, et 2o Que les premiers fonds réalisés par les producteurs ont été employés presque en totalité en paiement des billets escomptés dans les banques, et à la liquidation des hypothèques avec l'intérêt accumulé depuis plusieurs années, qui grèvent les terres des cultivateurs. De sorte que ces fonds, au lieu de circuler dans le commerce comme on s'y attendait, sont retombés de suite dans les caisses des banques ou entre les mains des capitalistes. C'est ce qui explique pourquoi il y a surabondance de fonds dans les banques pendant que le commerce ne peut faire rentrer ses créances ; et pourquoi les marchands de la campagne ne peuvent acheter que très peu de marchandises dans toutes les lignes, tandis que pour les riches

l'argent est abondant et à bon marché.

En résumé, le commerce de la province a été très pauvre et les inventaires pris récemment attestent que les commerçants ont bien peu ajouté à leur capital pendant la dernière année.

FAILLITES

C'est le grand nombre des faillites qui fait ressortir le côté sombre de la situation.

Commerçants et financiers s'attendaient, sans doute, à une liste très chargée, comme résultat des trois mauvaises récoltes successives que nous venions de subir ; mais il est probable que les chiffres donnés par les agences commerciales ont dépassé ce qu'on attendait de pis ; car le nombre des faillites en 1891 dépasse celui de 1890, et a atteint le chiffre de 690 avec un passif de \$8,397,583.07.

Il faut s'attendre à des faillites en tout temps, même pendant les périodes les plus prospères. Car il est impossible de se prémunir complètement contre la faillite ; mais lorsque la liste des faillites atteint les proportions de celle de 1891, il est bien permis de se demander si réellement on ne pourrait trouver un moyen d'enrayer le mal, au moins dans une certaine mesure.

La carrière commerciale est encombrée dans toutes les lignes, c'est malheureusement un fait inéluctable. Les longs termes de crédit, l'excès de la concurrence, l'encombrement de la carrière, voilà trois des causes responsables d'une partie des faillites que nous venons d'énumérer ; mais il en est encore une autre, peut-être plus fatale, à la longue, que celles ci-dessus énumérées c'est la facilité et la faiblesse dont on fait preuve à l'égard des faillites.

Que l'on accorde sympathie et considération aux marchands de bonne réputation comme hommes d'affaires et que des malheurs imprévus ou une dépression subite et grave du commerce forcent à déposer leur bilan, ce n'est que juste. Mais se montrer complaisant et facile pour un marchand dont une ou plusieurs faillites ont déjà démontré l'impéritie et l'incompétence, c'est une faiblesse coupable qui est contraire à tous les vrais et saints principes commerciaux et dont les résultats désastreux retombent sûrement sur ceux qui les ont provoqués.

Les marchands de gros surtout devraient être très circonspects dans l'acceptation d'une composition ; car il ne s'agit pas simplement pour eux de perdre quelques piastres de plus ou de moins avec le marchand actuellement en faillite mais il s'agit aussi de rendre justice aux autres clients qui paient piastre pour piastre.

AGRICULTURE

Pendant l'année dernière, il semble qu'une nouvelle vie ait été donnée à l'agriculture, la plus importante de nos ressources, et il faut féliciter particulièrement certains journaux commerciaux dont les articles judicieux et incessants sur la nécessité d'effectuer les réformes dans notre système de culture pour sauver notre commerce, ont certainement contribué au progrès de la culture améliorée que nous constatons dans bon nombre de localités.

La production du fromage augmente très rapidement ; cette industrie a donné des bénéfices en 1891, les prix payés ont été satisfaisants et les cultivateurs qui se livrent à cette production s'appliquent à étudier les exigences du marché anglais et à y conformer leur fabrication, de sorte que le fromage canadien a conservé sa place qu'il occupait sur ce marché.

Pour le beurre on constate un mouvement sensible d'augmentation dans la production et l'amélioration dans la qualité. On a demandé notre beurre à l'étranger et on l'a payé des prix rémunérateurs. Les cultivateurs devraient donc diriger leurs efforts du côté de ce produit, pour les meilleures qualités, duquel ils trouveront un débouché illimité et permanent en Angleterre ; et augmenter leur production afin de recueillir tous les bénéfices qui n'attendent que l'occasion de couronner leurs travaux.

Il a été prouvé par l'expérience, l'année dernière, que nous pouvions exporter des œufs aux marchés anglais sans courir plus de risques d'avaries que les autres pays où ce marché s'approvisionne. Nos œufs canadiens, tout le monde l'admet, sont de qualité supérieure ; ce qui d'ailleurs est prouvé par les prix qu'ils commandent et qui dépassent toujours de 8 à 10c., par cent ceux des œufs d'Irlande. Nous devons donc nous féliciter de la réussite de ces essais d'exportation, puisque l'on a forcé nos cultivateurs, en leur fermant virtuellement la porte du marché américain à chercher un autre marché pour l'énorme excédant de leurs produits.

Voilà donc encore une industrie qui peut permettre à nos cultivateurs d'augmenter leurs revenus, car ce qu'ils pourront produire dans cette ligne est sûr d'une vente facile à de bons prix.

Nous ne prenons pas encore la part qui nous revient dans l'exportation du bétail. Car en 1891, sur un total exporté de 140,000 têtes, représentant une valeur de près de \$10,000,000, dix millions de piastres, nous n'en avons fourni que 3,500. Mais pendant l'année dernière nos cultivateurs paraissent avoir pris beaucoup d'intérêt à l'élevage des animaux et il y a eu une augmentation considérable dans le nombre des bestiaux possédés par notre population agricole. Sans doute il faudra encore quelques années pour que le commerce puisse en ressentir les bénéfices et pour que notre production puisse fournir son contingent à l'exportation. Mais si nous continuons à marcher du même pas dans la voie du progrès, on peut raisonnablement espérer que, avant longtemps, Montréal, notre marché intérieur, qui a payé jusqu'ici à la province d'Ontario, pour sa consommation un tribut annuel, de près de quatre millions, devra acheter sa viande des cultivateurs de notre province. Et ces quatre millions qui seront ainsi mis en circulation dans notre propre commerce, aideront grandement à la prospérité générale.

On a aussi essayé, dans beaucoup de localités, l'élevage du porc ; malheureusement les hauts prix des grains n'ont pas permis que ces essais fussent très profitables ; mais la perspective pour l'année prochaine est beaucoup plus favorable.

En somme, un coup d'œil jeté sur notre agriculture permet de constater que la production du foin a diminué d'au moins un tiers ; que la fabrication du fromage et celle du beurre ont fait des progrès remarquables ; que l'on a porté beaucoup d'intérêt à l'élevage des animaux et que l'on a essayé dans beaucoup de localités l'élevage du porc.

Il est indiscutable que cette année a vu un grand progrès dans la bonne direction et que la pratique erronée et dangereuse de se tenir exclusivement à une seule culture soit en grains, soit en foin, disparaît graduellement pour faire place à la culture mixte.

Une province agricole comme la nôtre, dont le sol est si productif, avec une population d'un million et un quart seulement à nourrir, avec le marché illimité de l'Angleterre à notre portée, devrait être puissamment riche, pourvu qu'elle sût adapter sa culture aux besoins du marché local d'abord et à ceux des marchés étrangers pour l'excédent. Et il n'y a pas à craindre, de cette façon, une surabondance de production, car tout ce que nos cultivateurs pourront ainsi produire trouvera un débouché facile à de bons prix. Au contraire, plus ils augmenteront leurs productions dans ces différentes lignes, plus ils augmenteront et leurs propres revenus et la richesse générale du pays. Ce qui nous nuit, c'est que la culture donne trop peu de profits.

Le cultivateur, comme le marchand, le manufacturier ou le banquier, qui veut réussir, ne doit pas négliger sa profession ; il doit y mettre tout son temps et y consacrer toute son intelligence ; il lui faut se tenir, par la lecture, au courant de tous les progrès qui se réalisent et se maintenir au ni-

veau de ses concurrents. S'il s'endort, d'autres veillent.

NOUVEAUTÉS

Dans cette branche très importante du commerce de distribution, il nous faut constater un état de dépression que rien, dans l'avenir immédiat, ne paraît devoir relever.

Les résultats désastreux du bilan de chaque année attestent la condition très mauvaise de ce commerce et j'oserais dire que bien peu de marchands pourraient faire serment qu'ils ont réalisé un bénéfice sur leurs opérations de l'année dernière. Les faillites dans cette ligne ont atteint le chiffre énorme de \$2,957,000 durant l'année.

Aussi longtemps que l'on s'obstinera, dans le commerce de nouveautés, à faire des affaires d'après des principes diamétralement opposés à ceux qui pourraient donner le succès, il ne faut pas s'attendre à une amélioration quelconque de la situation. Toutes les erreurs de principes et de pratique semblent s'y être donné rendez-vous. Longs crédits, mode de vente très dispendieux, exagération des stocks entraînant le paiement de gros intérêts ; maigres profits et concurrence acharnée ; ignorance ou mépris volontaire des règles les plus élémentaires en affaires, voilà ce à quoi il faut attribuer la plus grande partie des sinistres qui ont eu lieu dans les nouveautés. Que le commerce veuille donc une bonne fois s'en rendre compte :

ÉPICERIES

Le volume d'affaires en cette ligne a été fait sans profits, une compétition erronée et exaltée dans ses prix sévit dans cette branche, aussi comme résultat, l'inventaire démontre un grand chiffre d'affaires et des profits insignifiants, si cette politique de compétition outrée continue à sévir dans cette ligne, des résultats fâcheux se feront bientôt sentir et retomberont sur ceux qui ont invité cet état de chose.

CHAUSSURES

Il s'est produit, pendant l'année, une série si considérable de faillites dans les chaussures et dans les cuirs, que l'on a pu craindre pendant quelque temps une crise sérieuse. Heureusement, ces faillites ont été restreintes, à peu d'exceptions près, à de petits manufacturiers sans capitaux, dont la seule ambition était de grossir le chiffre de leurs ventes, sans tenir compte le moins du monde du commerce.

Et, d'ailleurs, elles n'étaient pas tout à fait inattendues, car on savait que ces lignes étaient encombrées et que les maisons les plus faibles devraient, tôt ou tard, être forcées de disparaître de cette façon.

BOIS ET MÉTAUX

Les travaux de reconstruction dans un style plus moderne de la partie commerciale de la ville de Montréal ont maintenu en grande activité le commerce de bois de construction et celui des métaux, ainsi que la ferronnerie et la quincaillerie. Et il y a une probabilité raisonnable que ce mouvement actif se maintiendra encore quelque temps.

PROPRIÉTÉ FONCIÈRE

La propriété est en bonne demande dans toutes les parties de la ville, de la part des capitalistes qui y cherchent des placements et les prix payés, en général, ont été satisfaisants.

Je ne m'arrêterai pas au commerce d'exportation du bois ni aux manufactures, fort peu de nos clients y étant intéressés.

Dans l'état actuel de la finance, les fonds que nos exportations ont accumulés dans les banques nous donnent un marché monétaire facile où les taux d'intérêt sont accommodants, avec une tendance à la baisse. Les capitaux à placer à terme fixe sont plus abondants que la demande et les banques recherchent avec empressement le bon papier de commerce à des taux d'escompte en baisse. L'argent est une chose qui ne peut rester longtemps dans l'inactivité. Compter sur des taux réduits du loyer de l'argent pour un temps considéra-

ble et faire des opérations basées sur la foi de ce calcul, serait une erreur fatale qu'un marchand prudent doit éviter.

Combien de temps les banques seront-elles ainsi encombrées de capitaux ? Cela dépendra principalement du degré d'activité qui se manifesterait dans l'industrie ; et je ne saurais conseiller à personne de s'aventurer dans une nouvelle entreprise sur la foi de la situation actuelle.

Le commerce est tranquille en ce moment ; le volume des affaires varie peu et il n'est pas tout à fait satisfaisant. Il ne répond pas à ce qu'on en attendait. Les espérances d'une reprise avaient été si générales que le désappointement qui a suivi laisse derrière lui un sentiment de malaise et d'inquiétude. Mais si l'on étudie avec soin la situation sous ses principaux aspects, on découvre que, au fond, la perspective est meilleure et que la reprise des affaires, si longtemps attendue, peut se produire désormais d'un moment à l'autre.

Il est absolument certain que les ventes considérables faites à l'étranger des produits de l'abondante récolte de l'année dernière, à des prix élevés, ont mis dans une position mieux équilibrée le budget des cultivateurs et on fait circuler des fonds à la campagne. Si les espérances du commerce ne sont pas réalisées, il faut tenir compte du fait qu'une partie considérable de la récolte n'a pas encore été convertie en argent et que le commerce n'a pas encore senti tout l'effet que cette récolte est destinée à produire.

Ainsi, avec un marché financier abondamment pourvu de fonds ; avec une grande partie de la récolte encore à vendre ; avec des manufactures généralement bien occupées, ayant des commandes en avances de leur production ; avec la promesse des travaux publics considérables que le gouvernement et la cité de Montréal, doivent faire exécuter on peut prévoir la date où ces éléments de prospérité feront sortir le commerce de la situation peu prospère où il se trouve aujourd'hui.

Cet exposé fait, les actionnaires furent appelés à en faire la critique.

M. John Crawford se déclara satisfait de la conduite des affaires de la Banque et tout en demandant le changement de la date de la réunion annuelle des actionnaires pour la meilleure convenance, il félicita les officiers du tact et de l'intelligence qu'ils ont montrés dans l'administration des affaires, surtout durant cette année.

Après lui, M. John Morrisson prit la parole et fit une revue des opérations de la Banque depuis une dizaine d'années.

Il fut alors proposé par M. John Crawford, secondé par l'honorable sénateur O'Gilvie, que le rapport fut adopté.

Cette motion a été emportée à l'unanimité.

M. Nolan Delisle, l'un des auditeurs, a expliqué ensuite comment les auditions de comptes étaient faites à la Banque du Peuple. Il a dit que les auditeurs avaient en tout temps accès aux livres de la Banque, que les commis, officiers et caissier, étaient toujours à leur disposition, et que si les auditeurs ont donné le certificat qui appert à l'état formé par le caissier, c'est qu'ils ont tout contrôlé et vérifié.

M. Evans a alors demandé si les rapports des succursales étaient satisfaisants.

M. le président lui a répondu affirmativement.

M. Crawford a ensuite proposé que pour l'année courante, les mêmes auditeurs fussent nommés.

Adopté à l'unanimité.

Le vote de remerciements aux directeurs et officiers de la Banque a été proposé par M. Gilman, appuyé par M. J. L. Coutlée.

M. Gilman, faisant allusion à quelques remarques notées durant le cours des procédures de la séance, déclara qu'il avait été actionnaire dans d'autres

banques et qu'il avait eu ses déceptions. Ici, pour lui, c'est la "Old People's Bank," toujours "reliable."

Il ajouta ses félicitations à celles données par les autres actionnaires et dit que c'était de tout cœur qu'il proposait un vote de remerciements aux présidents, caissier et directeurs.

M. J. L. Coulée appuya la motion qui fut adoptée à l'unanimité.

Le président et le caissier, ainsi que les officiers de la Banque du Peuple ont eu de la part des actionnaires une approbation flatteuse de leur administration.

L'exposé financier de M. Bousquet est une étude aussi élaborée que possible de notre situation financière et commerciale; à tel point que les plus récalcitrants n'ont pas trouvé un mot à redire contre ses estimations, ses appréciations et ses chiffres.

Avec un vétéran dans les finances comme M. Grenier et un caissier de la solidité de vues de M. Bousquet, la Banque du Peuple sera, comme l'a dit M. Gilman, toujours "reliable."

CHOSSES ET AUTRES

L'étoile de Bethléem, qui, suivant les Écritures, apparut à la naissance du Sauveur, apparaîtra encore, dit-on, avant la fin du présent siècle.

On dit que la reine d'Angleterre possède la plus grande collection connue de photographies de notabilités de son temps, comprenant les portraits des rois, des reines, empereurs, impératrices, en descendant.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

UN BREVAGE DELICIEUX ET DELICIEUX

LE CHOCOLAT MEUNIER. — Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Choillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

M. Félix Sauvageau, entrepreneur-menuisier, demeurant, au No 1793, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈREBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE

65, Rue St-Laurent

CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! Nouvelle importation venant d'être reçue.

—PRIX MODÉRÉS—

G. MANN

Ingenieur Civil et Architecte

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

PACIFIQUE CANADIEN

DURANT LES MOIS

DE

MARS ET AVRIL

CHAQUE MARDI

à 9 hrs p.m.

Des Trains pour les COLONS

Quitteront la Junction Carleton, avec un char-dortoir pour Colons, y attaché, à destination de

MANITOBA

ET LE

Nord-Ouest Canadien

Pour les patrons n'amenant pas de stock un char-dortoir pour colons sera attaché à chaque train des trains-express quittant Montréal à 8.40 hrs p.m., chaque jour, dimanches exceptés.

Pour informations complètes et brochures descriptives du Manitoba, des Territoires du Nord-Ouest et de la Colombie Anglaise s'adresser à un agent du C. P. R.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de plété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maux. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage s'ra suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO, Montréal Canada. En vente par John T Lyons, coin des rues Craig et Bleury.



O. ALFRED CHOULLOU,
Agent General Pour le Canada, MONTRÉAL.

Le Musée des Familles, publication bi-mensuelle illustrée Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1899): Paris, 11 francs Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. DeLacoste 15 rue St. Denis, Paris (France)

Scientific American Agency for

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE
(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Restaurateur de Robson.



Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une déperdition précoce? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualité que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Marque de Commerce. Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

I. PORTAILLE, Propriétaire.



TIRAGE EN MARS, 2 et 16, 1892

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demander les circulaires à S. E. LEFEBVRE, Gérant 81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE DE LA LOTERIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec les fac-simile de nos signatures attachés dans ces annonces.

E. J. Early
Commissaire

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses
S. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. New Orleans National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.
MARDI, 12 AVRIL 1892

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 200 sont.....	40,000
500 PRIX DE 100 sont.....	50,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,064,800

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$30; Demi, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$3; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les taxes, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible
Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en l'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus de gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

"August Flower"

Voilà la question qui est toujours sur les lèvres de votre enfant. Et il n'est pas pire que le garçon plus grand, plus vieux, plus chauve. La vie est un point d'interrogation. "Pourquoi est-ce?" voilà l'interrogation que nous disons du berceau jusqu'à la tombe. Ainsi avec ce petit sermon introducteur, nous demandons: "A quoi sert l'August Flower?" La réponse est aussi facile que la demande, ce remède est pour la dyspepsie. C'est un remède spécial pour l'estomac et le foie. Rien de plus; mais ceci. Nous croyons que l'August Flower guérit la dyspepsie. Nous le savons parfaitement. Nous avons de bonnes raisons pour en être certains. Ce remède a commencé à être fabriqué il y a 20 ans dans une petite campagne. Aujourd'hui, il tient la place d'honneur dans tous les magasins de la ville et de la campagne, possède la manufacture la plus considérable du pays, et se vend partout. Pourquoi? La raison est aussi simple que la pensée d'un enfant. C'est un remède honnête, il guérit une maladie, et la guérit bien. Il guérit la dyspepsie. G. G. GREEN, seul fabricant. Woodbury, N. J., U. S., et Toronto, Canada. (24)

HARTSHORNS
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
 Beware of Imitations.
 NOTICE
 AUTOGRAPH
 OF
Stewart Hartshorn
 OF THE GENUINE
HARTSHORN
 Insist upon having the HARTSHORN.
 SOLD BY ALL DEALERS.
 Factory, Toronto, Ont.

MAISONS RECOMMANDÉES

V. ROY & L. E. GAUTHIER,
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
 Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
 Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PRÉFONTAINE,
 ARCHITECTE
 Successeur de feu Victor Bourgeau
18, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
 Architecte et Mesureur
897, RUE STE-CATHERINE
 Entre les rues Delorimier et Parthenais
 Montréal

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
 INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
**167, rue St-Jacques, Royal Building
 Montréal**
 Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
 ARCHITECTES
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
 Tél. 16. Bo. 1800 MONTRÉAL

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

NOTRE CONCOURS DE PROBLEMES DE DAMES

Le délai pour la réception des problèmes de ce concours est expiré, pour le Canada, mais ne se terminera que le 1er avril prochain pour l'étranger. Voici la liste des problèmes que nous avons en portefeuille:

1. Succès au concours canadien;
2. Homère;
3. Virgile;
4. Chateaubriand;
5. Lachine;
6. Loriot;
7. Emma;
8. "Modestia";
9. Albani;
10. Patti;
11. Bernhardt;
12. Ma faiblesse fait ma force;
13. Tout ou rien;
14. Un peu partout;
15. Mort vif;
16. Pour trouver il faut chercher;
17. Le moissonneur;
18. Un coup qui porte;
19. Coup d'essai;
20. Chose aimée peut changer;
21. A la guerre comme à la guerre;
22. Une bonne surprise;
23. A bas le voile;
24. Les points cardinaux;
25. Hardiment;
26. Dénouement imprévu;
27. La fin d'une illusion;
28. Avalanche.

No 41.—CHARADE

Au bord d'un clair ruisseau, si mon tout vous arrête,
 Amusez-vous à ruisseau mon dernier,
 Sans aller contre mon premier
 Follement vous casser la tête.

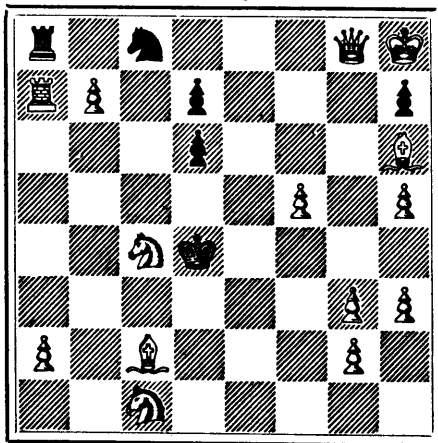
No 41.—ENIGME

Je ne suis pas faite pour l'eau,
 Rarement on me voit sans glace,
 Et jamais, quelque temps qu'il fasse,
 Je ne me passe de manteau.

No 30.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par Mme W.-J. Baird

Noirs—6 pièces



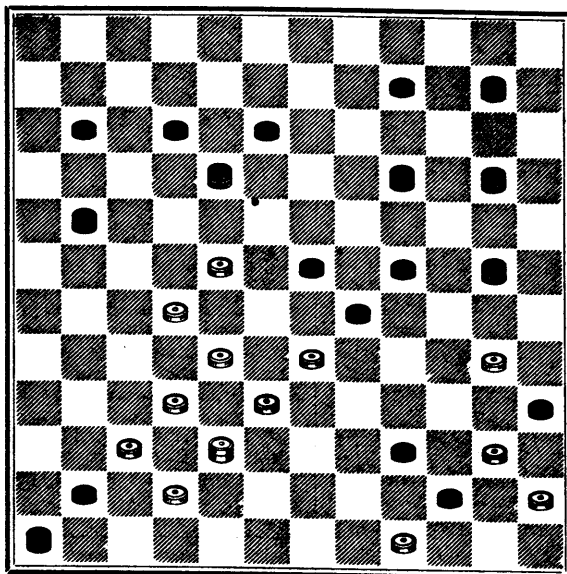
Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

Composé par M. F. Vermette Montréal

No 29.—PROBLEME DE DAMES

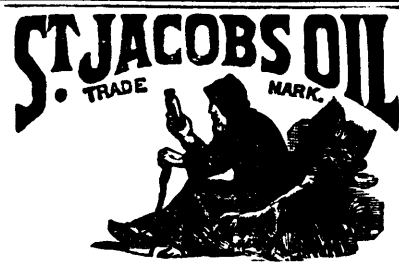
Noirs—18 pièces



Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solutions des jeux d'esprit.—No 39: Portrait; No 40: Chèvre-feuille.
 Solutions justes du problème de Dames No 28.—Un amateur, Ottawa; T. Brunet, fils, Lachine; Nap. Brochu, Lévis; A. Ladouceur, Ste-Cunégonde.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
 En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
 Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS "THE DOLLAR" KNITTING MACHINE
 Ask your sewing machine agent for it, or send a 3c. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR \$2. SEND to CREELEMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

L'Hon. C. Edwards Lester

Ancien Consul des États-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit:

New-York, le 1er Août 1886, }
 122 E. 27th st.
 A M. Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.,
 Messieurs:—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engageant à faire l'exposé des faits suivants:
 Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'Hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nouveau pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servit à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume et de mal dans la poitrine, et chaque fois invariablement, je fus soulagé. Ce se passait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes; dans les cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphthérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en légères doses mais fréquentes. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment crus bronchites et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,
 Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecines

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

NOUVELLES MARCHANDISES

Etoffes à Robes :

Nouveautés Françaises, Anglaise, Allemandes.

Soleries Nouvelles :

Des principaux Centres Européens.

Indiennes Nouvelles :

Dans tous les prix et dessins.

Sateens Nouveaux :

Français et Anglais.

Dentelles :

Le plus fort département de dentelles est celui de John Murphy & Cie

Boas en Plumes :

Longs et courts, dans tous les prix.

JOHN MURPHY & CIE

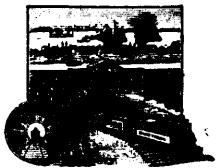
Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

L'INAUGURATION du TUNNEL



STE-CLAIRE

complète et réunit le réseau du GRAND TRONC et de ses lignes de raccourcement, viz : Le Chicago et Grand Tronc, Le Détroit, Grand-Haven et Milwaukee, Le Cincinnati, Saginaw et Mackinaw, Le Toledo, Saginaw et Muskegon, Le Michigan Air Line, etc.

Si vous allez à Chicago, au Michigan, au Wisconsin ou dans les Etats de l'Ouest, ne manquez pas de visiter cette merveille de l'art des ingénieurs.

On émet des billets directs, vers les points principaux du Canada et des Etats-Unis. Des chars-palais, Pullman et Wagner, sont attachés à tous les trains express. Des taux spéciaux sont accordés aux touristes, durant la saison d'été. Des billets périodiques et d'autres facilités encore sont offerts à ceux qui résident à proximité des villes.

Pour plus ample information s'adresser à des agents de la Cie.

W. EDGAR, L. J. SERGEANT, Ag. gen. des Pas. Gérant-Gén.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savons No 8—Contre les taches de rousse et de masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception au prix de 95 cents.

ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P.Q.

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1900..... \$1,011,933 87
Sécurité pour les assurés..... 1,916,136 20

BUREAU A MONTRÉAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTE & Cie, Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

91279



Pour les dyspeptiques qui ont besoin d'une nourriture fortifiante et facile à digérer, le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

supplée tous les principes du bœuf et peut être pris lors même qu'on ne saurait garder aucun autre aliment.

A. R. Bourdeau

97—RUE SAINT-LAURENT—97

Importateur des célèbres chapeaux :

Lincoln Bennett, Wilkinson, Carrington, Marshland, Christie, Woodhams, Sutton et Torkington.

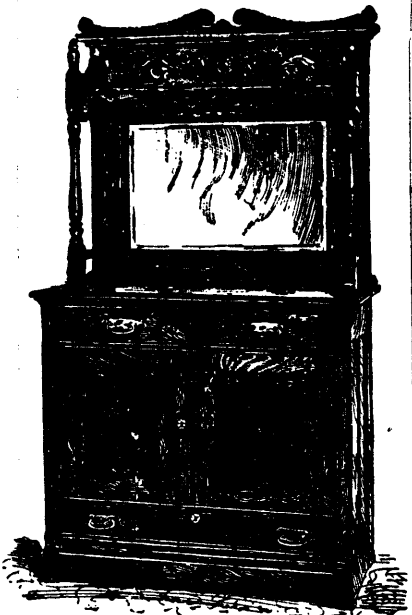
DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --
Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr.; Union postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 francs. S'adresser à la Librairie Oll. Delaunay, 16, rue Soufflot, Paris (France).



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermes Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY E. GRAY, Chimiste-pharmacien, 129 rue St-Laurent

ORGUE EOLIEN

La plus grande Merveille Musicale. Visite et correspondance sollicitées.

**W. N. PRATTE
1676
NOTRE DAME, MONTREAL**

Seul importateur des Pianos
Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes, Peloubet et Dominion.

**COOK'S FRIEND
BAKING POWDER**

DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

**LA CHEVEURE C'EST LA SANTÉ
LE RÉGÉNÉRATEUR
CAPILLAIRE
G. AUDETTE**

Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.

**PILULES
DU DR WILLIAMS
ROSES
OUR
PERSONNES
ALES**

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à toute le système.

LES JEUNES FILLES devraient également employer ces Pilules. Elles assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte) de l'adresse : **DR WILLIAMS' PINK PILLS**, Brockton, Mass., U.S.A.